26 AVRIL 1952

N° 341 - 100 FRANCS

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA PÊCHE EST OUVERTE

Qu'il pourchasse la truite ou le brochet, la pêche est pour qui s'y adonne une école de patience et de ténacité. Pour les deux millions de fervents de ce sport passionnant, pas de plus grand jour dans l'année que celui de l'ouverture. Souhaitons que de belles prises viennent récompenser ces longues attentes que supportent, soutenus par l'espoir, les pêcheurs, tels ceux-ci, peints par Guillaumin, au bord ombragé d'une rivière.

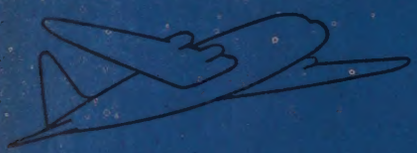
"TOURISTES...

...QUI VISITEREZ LA CORSE

PENDANT VOS PROCHAINES VACANCES

CHOISISSEZ POUR Y ACCÉDER
LES PORTS DE LA BALAGNE

ILE ROUSSE ET CALVI



L'AVION VOUS Y CONDUIRA
DE NICE EN 55 MINUTES

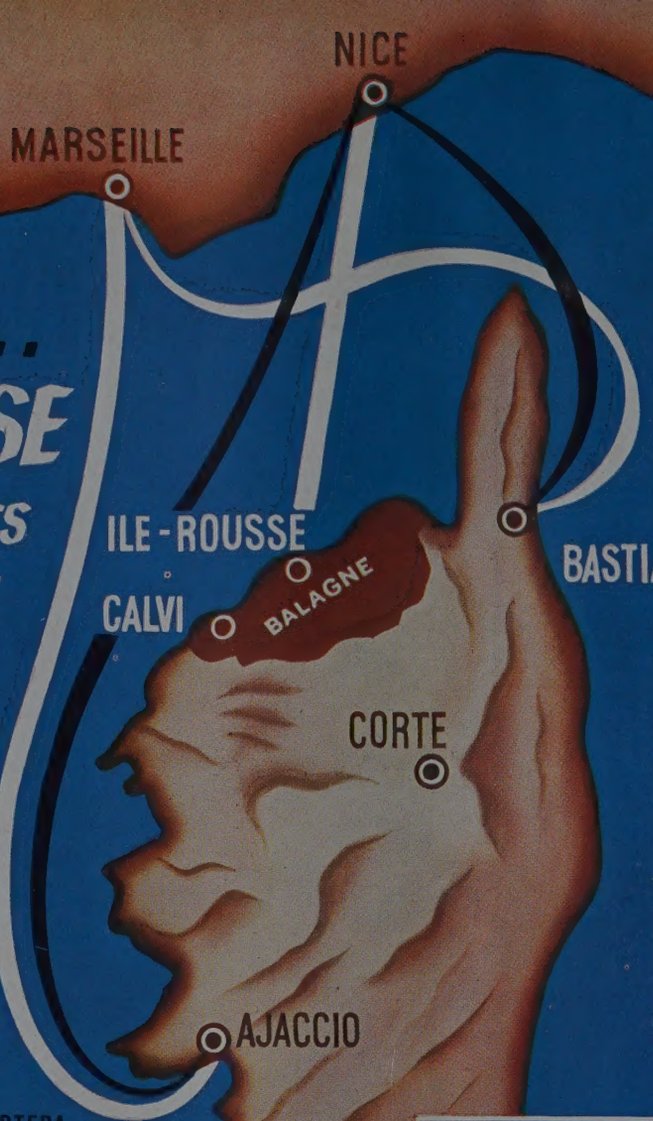
LE PAQUEBOT VOUS Y TRANSPORTERA
EN 7 HEURES DE NICE

UN MAXIMUM DE CONFORT VOUS ATTEND

A L'HOTEL NAPOLÉON-BONAPARTE

(ILE-ROUSSE)

OU VOUS SÉJOURNEREZ
DANS UN CADRE IDÉAL



SANS LA MOINDRE PRÉOCCUPATION

VOUS POURREZ, GRACE

AUX AUTOCARS ET AUX VOITURES PARTICULIÈRES DU NAPOLÉON-BONAPARTE

ADMIRER TOUTES
LES BEAUTÉS
DE LA **CORSE** ★

8me ANNÉE — NUMÉRO 341 26 AVRIL 1952

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

A COLOMBES LA FRANCE TRIOMPHE PAR 3 BUTS A 0

L'équipe de France de football a remporté dimanche à Colombes, face au Portugal, la victoire la plus nette. Le score de trois buts à zéro est même flatteur pour nos sympathiques adversaires, que l'on fut surpris de trouver si inefficaces et si lents, dans leur ligne d'avant surtout. Effet du surentraînement ou de l'âge ? On ne sait. Toujours est-il que, sauf pendant un quart d'heure de la première mi-temps, la domination française fut constante et aisée. Le seul Portugais qui se mit en valeur fut le gardien Barrigana. Sans lui la défaite eût été plus lourde encore. Chez les nôtres, Strappe, qui, après quatre minutes de jeu, prit le poste d'avant centre en remplacement de Grumellon, blessé, fut un attaquant plein d'entrain, de mordant.

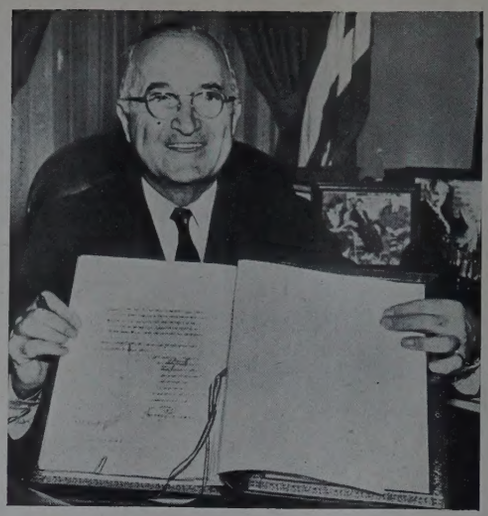
Le Nancéien Deladerrière fit de remarquables débuts dans l'équipe nationale. Ses feintes, sa décision, sa frappe de la balle le mirent souvent en évidence et il fut à l'origine des trois buts français. Boury, qui débutait également, fit un travail plus obscur, mais son activité peut lui laisser espérer un nouvel essai.

Enfin, tressons des couronnes à M. Bond et à ses deux juges de touche. Ce trio britannique, clairvoyant, pondéré, paternel à l'occasion, fut aussi apprécié des joueurs que de la foule.

BARRIGANA, GARDIEN DE BUT, FUT LE MEILLEUR JOUEUR DE L'ÉQUIPE DU PORTUGAL.

ACTUALITÉS MONDIALES DI

PARIS. Au ministère de l'Education nationale, M. André Marie accueille les trente-quatre meilleurs écoliers de France auxquels a été offert, à l'occasion des fêtes de Pâques, un séjour d'une semaine à Paris.



VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

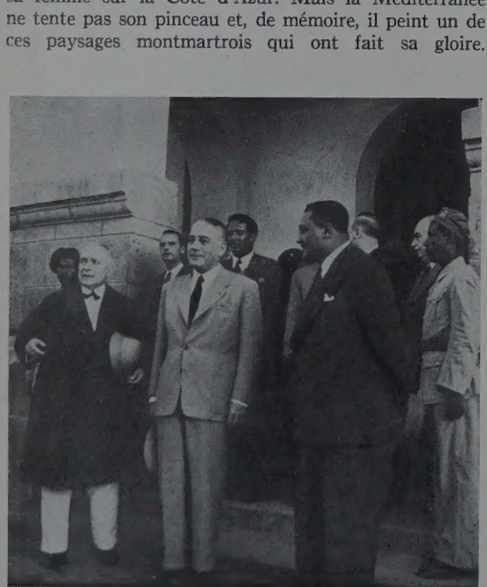
WASHINGTON. Dans son bureau de la Maison Blanche le président Truman a signé le traité qui met fin officiellement à l'état de guerre entre les Etats-Unis et le Japon. Ce traité entrera en vigueur le 28 avril. Cette date a été choisie afin de permettre une transition entre l'occupation et la souveraineté nippone.

ROME. Pour la première fois le pape a reçu un gro de visiteurs pour la plupart non catholiques, memb de la Société pour l'étude du Vieux Testament presque tous étudiants en théologie protestar

BEAULIEU-SUR-MER. Utrillo est actuellement avec sa femme sur la Côte d'Azur. Mais la Méditerranée ne tente pas son pinceau et, de mémoire, il peint un de ces paysages montmartrois qui ont fait sa gloire.

PAU. La première des huit grandes épreuves automobiles disputées en France a été remportée par l'Italien Ascari, précédant les Français Rosier et Behra, et couvrant le parcours à la moyenne de 91 km. 101.

JERUSALEM. « Vous êtes, dans la paix comme da la guerre, l'élite du pays », a déclaré M. Ben Guric premier ministre d'Israël, à la promotion de 600 élèv officiers qu'il passait en revue au camp d'Hade



ADDIS-ABEBA. M. René Mayer, qu'on voit (au centre) entouré de personnalités des deux nations, représentait la France à l'inauguration du lycée franco-éthiopien, que présidait S. M. Haïlé Sélassié.

MARLY. Le général Eisenhower a annoncé au cours d'une conférence de presse qu'il avait demandé à M. Truman de le relever de son commandement afin de prendre part à la campagne électorale.

PARIS. Avec cette camionnette, abandonnée sur plac les gangsters ont bloqué le fourgon qu'ils attaquèrer à 10 heures et demie du matin, rue Notre-Dam de-Nazareth, volant 26 millions en or et en billet

A SEMAINE

I. M. Gautier, haut commissaire par intérim et le général Salan se sont rendus à Thaï- à l'issue de l'opération Mercure et ont eu un en sur la situation politique et militaire.

AZ. Des rebelles font le coup de feu contre oupes pendant la semaine sanglante qui, au e 3.000 morts, a porté au pouvoir en Bolivie le ement national révolutionnaire de M. Estensoro.

YORK. Le Conseil de sécurité a rejeté l'ins- on à son ordre du jour de l'affaire tunisienne. La française, appuyée par la Grande-Bretagne, fut iquement soutenue par son délégué, M. Hoppenot.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

S'il existe, au fond de quelque retraite, un philosophe assez désabusé, assez froid, assez détaché de toutes les choses humaines pour considérer nos misères avec indifférence et dédain, je prie cet observateur de consacrer quand même une heure de son temps à lire la petite brochure que vient de publier un missionnaire français, le R. P. Collard. Cette brochure a pour titre : *Corée, terre déchirée.*

Si notre observateur impassible mérite le titre d'observateur, je lui demanderai, sa lecture faite, de nous donner son sentiment sur cette guerre de Corée, sur cette guerre désespérante qui, en admettant qu'elle reçoive quelque jour une solution, laissera derrière elle des ruines irrémédiables et un peuple torturé.

Les armées sont en place, depuis déjà longtemps, elles avancent, puis elles reculent, puis elles avancent de nouveau et, parfois, s'arrêtent, exténuées. Alors des palabres se nouent. Nul besoin d'être grand clerc pour comprendre que ces palabres sont et seront, pendant longtemps encore, sans la moindre efficacité, d'abord parce que le climat intellectuel et moral, dans cette région du monde, semble exclure les solutions logiques, ensuite parce qu'une politique inflexible, qui ne tient aucunement compte des souffrances humaines, ordonne que la guerre perdure, que les armées piétinent indéfiniment sur le pays ravagé, que les pourparlers se prolongent dans l'incohérence et la torpeur.

C'est à un tel moment que le R. P. Collard élève la voix. Il nous conte l'histoire du peuple coréen et son incroyable martyre. Il dit les vertus de ce peuple, vertus bafouées par une infortune sans exemple dans l'histoire, car, autrefois, les armées, même celles des ravageurs, ne disposaient pas des moyens de destruction que nous procure aujourd'hui la technique. Le R. P. Collard estime, non sans raison, qu'il faut aller au plus pressé, panser les plaies, distribuer de la nourriture et des vêtements, recueillir et soigner les enfants abandonnés. Le missionnaire nous met sous les yeux des photographies que l'observateur de Sirius, lui-même, ne pourrait regarder sans honte. Enfin, le Père demande des vivres, des médicaments, du linge. Il demande aussi des médecins, des infirmières, ce qu'il appelle si justement des ressources humaines. Ah ! qu'un appel si pathétique soit entendu !

Dès le début de cet appel qui est, je me hâte de le dire, appuyé par des prélats et des ministres, préfacé par notre Paul Claudel, le Père Collard écrit : « Les peuples du monde ont-ils le droit de s'intéresser uniquement à l'aspect politique de ce conflit ? »

★

C'est pourtant à l'aspect politique, au phénomène politique que je voudrais revenir un moment. La guerre de Corée a été déclenchée sur un ordre venu de loin. Pour le développement et le succès du programme soviétique, il importait qu'un tel foyer d'inflammation et d'infection non seulement fût allumé, mais encore qu'il fût entretenu, comme le sont, en médecine, et aussi longtemps qu'il est nécessaire, les abcès dits de fixation. Si l'on s'en tient au résultat, nous sommes bien obligés de reconnaître que cette politique atroce, qui sacrifie tout un peuple, est une politique géniale. On s'étonne de voir que les hommes de l'Occident, s'ils sont doués de quelque pouvoir, ne répliquent à cet adversaire implacable et monstrueusement intelligent que par des solutions provisoires, que par des expédients. Vrai ! N'y a-t-il pas dans toutes les nations du monde atlantique un seul homme capable de répondre au génie par le génie ? Les hommes d'Occident sont-ils paralysés par l'appareil politique propre aux démocraties ? Ou bien, plus simplement, manquent-ils d'imagination, d'inspiration ? Ils ne mènent pas le jeu. Le comprennent-ils ? En souffrent-ils ? On peut se le demander.

Pensons-y, nous autres Français, nous qui avons vu, tant de fois, les peuples en armes s'affronter sur notre sol. Pensons-y, nous dont la patrie sera peut-être, demain, la Corée de l'Occident !

Mais, en attendant, écoutons le Père Collard. Il n'y a pas de temps à perdre.

AVANT LES ÉLECTIONS SÉNATORIALES DU 24 MAI

DEMAIN SERONT DÉSIGNÉS LES GRANDS ÉLECTEURS

PAR BRIGITTE SERVAN

Dans les jardins du Luxembourg, que les premiers soleils du printemps commencent à surpeupler d'enfants piaillants ou d'étudiants penchés sur un livre, il n'est pas rare aujourd'hui de découvrir parfois un banc occupé par deux couples bien dissemblables, mais également indifférents à leur entourage : d'un côté, des amoureux, que leur sentiment rend muets ; de l'autre, deux messieurs dans la force de l'âge échangeant des points de vue politiques avec un grand sérieux. Qu'entendrions-nous si nous pouvions surprendre leur conversation ?

— Vous devez être débordé de travail, mon cher sénateur... Vous faites bien partie de cette tranche qui est renouvelable le 18 mai prochain ?

— Evidemment, puisque le nom de mon département commence par R... !

— Et qui sont vos électeurs ?

— Dans un département comme le mien, de superficie et de population moyennes : 840 environ, les conseillers généraux et municipaux, tous les maires et certains électeurs désignés par les assemblées locales. C'est peut-être peu, 840 électeurs seulement, mais cela représente tout de même beaucoup de démarches, de poignées de main, sans compter les tournées d'apéritif...

Il n'a pas lieu, ajoute-t-il, d'envier une candidature dans la Seine. Au contraire. Il aurait alors 3.114 électeurs : 57 députés, des délégués supplémentaires, 150 conseillers municipaux (dont 90 pour Paris qui sont à la fois conseillers généraux de la Seine), plus les maires et les conseillers non seulement des vingt arrondissements parisiens, mais aussi ceux des 80 localités de banlieue.

Une chose cependant chiffonne l'interlocuteur du parlementaire : le Sénat comprend aujourd'hui 6 % de communistes, 17 % de R. P. F. et 26 % de R. G. R., alors que la Chambre, elle, compte 17 % de communistes, 20 % de R. P. F. et 16 % de R. G. R. Comment expliquer cette disproportion ?

— Très simple, lui répond-on. Le Sénat est élu au suffrage indirect

VICTIMES DE L'ARTICLE 13 DE LA CONSTITUTION...

par un nombre restreint d'électeurs ; non seulement ceux-ci viennent des campagnes, mais le scrutin majoritaire accentue encore la tendance à l'élimination des partis extrémistes.

Cette constatation très réaliste a laissé un peu pantois l'ami du sénateur, qui s'en voudrait de ne pas pousser aussitôt une « colle ».

— Y a-t-il, comme dans le passé, de grandes figures au Sénat ?

LE SÉNAT ACTUEL APPARAIT TROP COMME UNE ASSEMBLÉE DE DEMI-FANTOMES

Toute l'explication vient après un soupir. Elle découle uniquement, paraît-il, de l'article 13 de la Constitution : « L'Assemblée nationale vote seule la loi, le Conseil de la République *donne son avis.* » Comment des personnalités marquantes auraient-elles pu borner leur action à des *avis* ?

Montrant alors du doigt une mère qui joue avec son enfant sur un banc voisin, le sénateur poursuit :

— Lorsque j'ai lu pour la première fois cet article, je me suis trouvé dans l'état où serait cette femme si on lui retirait son enfant pour le remplacer par un baigneur en celluloïd !

— Mais vous avez tout de même, vous, les sénateurs, la possibilité d'amender les textes de la Chambre des députés ?

— Amender ! L'Assemblée nationale doit obligatoirement accepter *en bloc* les amendements proposés par le Sénat ou s'en tenir à son texte original. Sur nos fauteuils de velours, que sommes-nous, sinon des demi-fantômes !

— Ne vous plaignez pas trop : vous auriez pu être des fantômes complets. Souvenez-vous qu'avant le vote de la première Constituante il était question de supprimer le Sénat, considéré comme trop conservateur, et de construire une Quatrième République basée sur une Chambre unique.

— Heureusement, répond l'avocat du Conseil de la République, la France, pays agricole dans une proportion imposante, demeure attachée à beaucoup de ses traditions. Le mot « Sénat » lui-même a bravé le temps depuis l'époque romaine. Souvenez-vous de sa puissance sous la Troisième : il renversa deux ministères et, pendant quatorze ans, retarda le vote de l'impôt sur le revenu.

— Oui, sans doute, mais où sont nos grands sénateurs ?

— Au paradis, je l'espère. Je crois sincèrement qu'ils n'avaient aucune idée mesquine en tête... Pensez à Victor Hugo, dont la courte carrière politique apporta néanmoins au trésor un appoint non négligeable : « la taxe sur les chiens ». Pensez à Clemenceau, qui fut d'abord sénateur du Var. Pensez à Caillaux, président de la commission des Finances durant vingt ans. Et à Poincaré, qui restera une des grandes figures de la Troisième République.

UNE RÉFORME RAPIDE S'IMPOSE

— Les grandes figures se dégageront sans doute dans la mesure où le Sénat aura la possibilité d'une action véritable. Mais n'est-il pas question d'une réforme qui rendra nombre de ses anciens droits au Sénat ?

— Il est question en effet d'une réforme, qui s'inscrit dans celle, plus générale, de la Constitution.

— Et quelles en sont les grandes lignes ?

— Elles sont caractérisées par deux points essentiels. Le Sénat devrait pouvoir examiner en première lecture les propositions de loi émanant de ses membres, ce qui ferait gagner beaucoup de temps. En effet, si l'un de nos collègues veut soumettre une proposition, celle-ci doit obligatoirement passer par l'Assemblée ; elle risque alors d'attendre fort longtemps sur le bureau de l'Assemblée avant de revenir au Sénat. D'autre part, il faudrait rétablir « la navette », système permettant, comme vous le savez, d'arriver pour un projet donné à un texte de conciliation entre les deux assemblées parlementaires.

— Sur quels faits précis avez-vous dernièrement ressenti la lacune constitutionnelle ?

— Sur l'échelle mobile, par exemple, où quatre textes ont été mis en circulation.

Le troisième, repoussé par le Sénat à la majorité absolue, obligea Edgar Faure à en confectionner un quatrième.

— Une question indiscrète maintenant : le pouvoir restreint du Sénat n'encourage-t-il pas à une tendance chez vos collègues à peu d'assiduité et à peu d'attention aux séances ?

— Evidemment, on souhaiterait que certains se tinssent mieux pendant les discours, répond le sénateur ironique. Je vais vous raconter à ce sujet une anecdote prouvant qu'il n'en va pas autrement dans les autres pays. De passage à Paris dernièrement, un sénateur américain assistait incognito à nos débats : « — Que pensez-vous de la façon de travailler de vos collègues français ? lui demandai-je ensuite. — Ils agissent un peu comme chez nous, répondit-il. Il m'est arrivé plus d'une fois, en séance, de voir certains de mes collègues signer leur courrier, d'autres lire leur journal, d'autres encore dormir ; il s'en trouvait même quelques-uns qui écoutaient les orateurs ! — En fait, rien ne vous a donc étonné ? » L'hôte du Luxembourg hésita un peu, puis il se décida : « Si, j'ai tout de même été surpris par un fait qui serait sévèrement jugé aux Etats-Unis : un des passe-temps favoris de vos collègues semble consister à jouer aux cartes ! » Le premier moment d'étonnement passé, je compris que le sénateur américain faisait allusion aux bulletins bleus ou blancs que l'on introduit dans les boîtiers servant d'urnes. Il put heureusement regagner son pays, rassuré sur le sérieux des travaux parlementaires français.

QUE PENSENT LES CONSEILLERS GÉNÉRAUX ?

Le lundi, jour de marché à N..., chef-lieu de canton de Normandie, est particulièrement propice aux conversations électorales, au jeu de l'offre et de la demande des ambitions politiques. Place de l'Eglise, les vingt-cinq maires du canton vont et viennent entre les échoppes, conseillant les uns, évitant les autres. Quant aux marchands de bestiaux et aux vétérinaires, les grands personnages de la région, ils n'hésitent pas à user de ce forum pour exprimer leur opinion politique.

La semaine dernière le conseiller général B..., premier personnage politique du canton, Parisien mais Normand d'adoption, s'entretenait dans le petit bistro face au clocher avec un de ses camarades des « Sciences Po », de passage dans la région. Embusqué derrière une bouteille de cidre, ce dernier manifestait une vive curiosité.

LES ALLÉES DU LUXEMBOURG SONT PROPICES AUX LONGUES CONVERSATIONS.

— Comment préparez-vous les élections sénatoriales du 18 mai prochain ?

— Le plus simplement du monde. A la prochaine réunion trimestrielle des maires de mon canton, qui se tient justement à la veille des élections, je ferai aux électeurs un exposé d'ordre général, en insistant sur certaines idées qui correspondent au programme politique du candidat que je soutiens. Cependant, comme ils sont jaloux de leur autorité, j'éviterai de citer nommément devant eux celui dont je suis le supporter.

— Et comment réagit d'habitude votre assemblée ?

— Fort bien, car je choisis le candidat capable de rendre le plus de services à mes électeurs soit par ses relations politiques, surtout s'il est membre d'un parti, soit par ses possibilités financières, soit encore par son intelligence, sa puissance de travail et son esprit d'initiative. Le sens de la défense des intérêts particuliers l'emporte sur les convictions politiques. Aux dernières élections, par exemple, nous avons vu nombre de municipalités de gauche désigner des délégués sénatoriaux de droite parce que ces derniers, propriétaires d'une voiture, pouvaient véhiculer jusqu'au lieu de vote (la préfecture du département) les électeurs pressentis.

— Citez-moi donc quelques traits caractéristiques de votre élection ?

LE LUNDI, JOUR DE MARCHÉ A N..., EST PARTICULIÈREMENT PROPICE AU JEU DE L'OFFRE ET DE LA DEMANDE DES AMBITIONS POLITIQUES.

— Ma campagne fut assez rude. Il s'agissait pour moi d'enlever un siège aux communistes. Trois mois avant les élections — elles ont lieu tous les six ans — je suis allé rendre visite à tous les maires du canton et aux hautes personnalités locales : le président de la Confédération générale de l'agriculture, les vétérinaires, les médecins, les notaires. J'ai vu environ 800 personnes sur 3.000 électeurs. Le plus souvent possible je me faisais accompagner par ma femme ; elle bavardait avec l'épouse de mon interlocuteur et admirait les enfants, s'il y avait lieu. N'oubliez pas que les femmes votent depuis 1946 et que pour le glaneur de suffrages leur influence politique dans le ménage n'est pas à dédaigner !

— Mme B... vous assiste-t-elle efficacement dans l'exercice de votre mandat ?

— Oui. Par exemple lorsqu'il s'agit de répondre aux lettres. J'en reçois environ deux cents par mois. Mise à part la première semaine de mon élection, où le chiffre atteignait sept cents. Successeur d'un communiste, qui pendant six ans s'était ingénié à tout paralyser ostensiblement, tout m'est retombé sur les bras.

LES ÉLECTEURS VOTENT POUR QUI LES AIDE

— Quels sont les services qui vous sont demandés ?

M. B... sourit. Puis, du menton, il désigna à son ami trois marchands de bestiaux visiblement imbibés de calvados et qui se livraient au plaisir du « trou normand ».

— Voyez ces imposants gentilshommes, ils sont venus deux fois à Paris le mois dernier : pour l'exposition agricole d'abord, pour le Salon des arts ménagers ensuite. Depuis toujours ils sont persuadés, à tort, que ma vie parisienne comporte de nombreux loisirs, que rien ne m'est plus agréable que de m'initier en leur compagnie aux secrets de la lieuse automatique ou de la cafetière nouveau modèle qui en trois minutes confectionne un moka délicieux pour vingt garçons de ferme. Aussi, après le traditionnel et gargantuesque repas dans un restaurant normando-parisien, tinrent-ils à toute force à me faire partager leur promenade à la foire ou à l'exposition.

— Votre dévouement à vos électeurs vous entraîne à bien d'autres tâches encore, sans doute ?

— Oui, par exemple à intervenir dans les problèmes multiples et complexes de l'habitat : dommages de guerre, allocations de la reconstruction, habitations à loyer modéré...

— Les parlementaires de votre département vous assistent-ils dans vos démarches ?

— Beaucoup moins que vous ne l'imagineriez. Depuis que je suis conseiller général je ne me souviens pas d'avoir demandé un service quelconque à un député. Mais les sénateurs peuvent faciliter l'aboutissement de très grosses affaires, comme, par exemple, l'obtention de crédits pour terminer un immeuble d'habitations à bon marché. Leurs interventions sont surtout efficaces au degré ministériel. Et lorsqu'il s'agit de faire décorer tel ou tel électeur, je vous assure que ce n'est pas à négliger !

— Quelles sont donc les personnalités du département qui vous facilitent le plus les choses ?

— Les vrais détenteurs du pouvoir administratif : ingénieurs des travaux publics, fonctionnaires de la préfecture, chefs de service de la sous-préfecture.

— Conseiller général, vous êtes un maillon de la grande chaîne de l'organisation politique de votre département... Où vous placez-vous ?

— Je suis puissant dans mon canton, cellule autonome. Deux fois par an, en avril et en mai, je défends les intérêts du département tout entier devant le conseil général réuni, comme le fait un député devant l'Assemblée nationale. Le préfet, qui assiste à ces séances, figure l'exécutif en face du législatif ; il joue le rôle d'un président du Conseil devant le parlement ; il propose et exécute.

— Quels sont les problèmes à résoudre ?

— Equilibrer en premier lieu le budget général du département, qui est pour 1952 d'un milliard et demi environ, puis faire voter les impôts, prévoir les dépenses pour le département, assurer le goudronnage des routes, les adductions d'eau, la construction des ponts. Une commission départementale de quatre ou cinq personnes, dont je suis, contrôle l'exécution de ces travaux.

— Tout cela vous prend-il beaucoup de temps ?

LA POLITIQUE A BIEN DES ÉPINES

— Tout dépend du but que l'on veut atteindre. Les deux tiers des conseillers généraux n'ont aucune ambition politique, au sens propre du terme, et considèrent cette fonction comme leur maréchalat. En général originaires de la région, fréquemment en contact pour affaires ou par relations personnelles avec leurs électeurs, ils suivent tranquillement leur petit traintrain. Mais si, comme moi, vous avez une ou des idées derrière la tête, le problème est tout autre. Il faut aller au-devant des desiderata, devenir un personnage indispensable non seulement dans le canton, mais aussi dans le département. Les affaires que vous prenez en main doivent aboutir, et votre efficacité excuse en partie votre absence fréquente du canton et votre origine parisienne. Pour ma part je passe environ un jour par semaine dans le département, mais je lui consacre en fait beaucoup plus de temps : démarches et dérangements sont nécessaires pour apaiser les appétits personnels. J'assiste aussi aux principaux bals de l'année, et Dieu sait s'il y en a : ceux du 14 juillet, du 1er janvier, des prisonniers de guerre, des déportés, que sais-je encore !

— Enfin je vois, mon cher B..., que les roses de la politique ne sont pas sans épines. Votre fonction vous apporte des joies et des peines, des espoirs et des déceptions, de bonnes et de mauvaises surprises ; au fond, ce que l'existence apporte à chacun de nous dans tous les métiers. Mais j'ai l'impression malgré tout, pour avoir connu de nombreuses personnalités politiques, que leur activité suppose un certain esprit de dévouement. Souvent leur tâche les oblige à sacrifier leur vie personnelle...

La fin de la matinée approchait. Une délégation d'anciens combattants du canton venait de faire irruption dans le café ; ils cherchaient « leur » conseiller général...

— Pouvez-vous présider notre banquet du 14 juillet ?

C'en était fini de la conversation amicale. La fonction politique reprit ses droits impérieux, plus vite que M. B... ne l'aurait souhaité.

LE BISTRO, OU MARCHANDS DE BESTIAUX ET VÉTÉRINAIRES, GRANDS PERSONNAGES DE LA RÉGION, VONT EXPRIMER LEUR OPINION POLITIQUE.

Une haie de badauds encombre les alentours immédiats de l'entrée principale de la préfecture. Il est 6 heures du soir. En cette fin d'après-midi printanier, les rues de la cité provinciale se trouvent plus animées que d'habitude. Du dehors on aperçoit les illuminations des trois lustres de cristal massif que la préfète aime à allumer intégralement les jours de réception. Les voitures entrent et sortent de la cour principale comme un ballet bien réglé. Le monde politique du département a répondu « présent » à l'appel du préfet. Car nous sommes à trois semaines des élections sénatoriales. Et le premier personnage administratif du département, en chef d'orchestre averti, réunit chez lui les candidats et leurs futurs électeurs. Une grande partie des quatre cents maires invités se partagent déjà le « champagne officiel ».

Allant de l'un à l'autre, le maître de maison se dépense sans compter. En poste depuis plus de cinq ans, il est en contact permanent avec les grands et les petits du département ; il connaît leurs noms, leurs fonctions, et même devine, par instinct, leurs votes futurs.

La préparation des élections sénatoriales au deuxième degré n'est pas chose facile pour un préfet. C'est lui et ses services qui centralisent toute la machine électorale.

CONVERSATION CHEZ LE PRÉFET

Là, dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte, un monsieur et une dame d'âge moyen s'entretiennent sérieusement.

— J'espère, madame, que les élections sénatoriales n'apportent pas un surcroît trop considérable à votre tâche déjà très absorbante de conseillère municipale de Paris ? interroge le monsieur qui est le premier magistrat d'une ville très importante du département.

— Jamais les élections sénatoriales ne m'ont demandé un effort aussi grand que cette année, répond Mme le conseiller. J'ai été chargée par mon groupe de recenser les candidats appelés à devenir nos grands électeurs. Je devais en pointer plus de 250, vu l'importance de notre représentation à l'Hôtel de Ville. Je les ai choisis parmi nos militants de base, nos responsables de quartiers, et quelques-uns aussi parmi nos amis personnels, flattés du titre honorifique de « grand électeur » qu'ils arboreront le 18 mai. Et vous, cher monsieur, vos doubles fonctions de maire et de député doivent vous absorber bien plus encore que les miennes ?

— Heureusement je suis très secondé par mes deux adjoints, et M. Pinay a eu la bonne idée de nous mettre en vacances jusqu'au 20 mai, ce qui me permet aujourd'hui d'assister à la réception de mon préfet. C'est demain que mon assemblée communale élira le collège électoral pour la ville : 37 conseillers municipaux, 24 délégués et le même nombre de suppléants ; je serai alors plus au calme.

— Au cours de votre brillante carrière politique, où vous avez été successivement conseiller municipal, conseiller général, maire et député, quelle est la fonction qui vous a donné le plus de satisfaction ?

— De loin, madame, celle de maire. J'assume en fait depuis dix ans les responsabilités d'un président du Conseil qui serait assuré de la stabilité de son poste pour une durée de six années consécutives. Comme lui, je suis responsable de mes actes devant un parlement — en l'occurrence le conseil municipal. Je dois aussi référer de mes activités et de mes décisions à des autorités de tutelle : le préfet et le sous-préfet. Mes seules prérogatives absolues, ajoute encore le maire après avoir réfléchi un instant, portent en fait sur quelques points seulement. Je puis faire arrêter sur-le-champ pour le livrer ensuite à la gendarmerie n'importe quel délinquant se trouvant sur le territoire de ma commune. Je puis prendre des arrêtés réglementant la vitesse de circulation dans ma localité, le choix des terrains réservés aux nomades et l'application des mesures d'hygiène. Madame, l'homme fait la fonction !

Régisseur du théâtre de la vie, le maire dans sa commune s'efforce d'administrer au mieux la scène où se déroule l'existence de ses concitoyens.

— A Paris la scène est plus vaste, les responsabilités, plus cataloguées, les postes, plus nombreux. L'exécutif est personnifié à la fois par le préfet de la Seine et le préfet de police. Dans notre ravissante salle de séances de l'Hôtel de Ville ils se doivent, l'un et l'autre, d'assister à nos travaux quatre fois par an et pendant un mois. Ils défendent les intérêts de la Ville de Paris et interviennent directement dans les ministères au nom de la municipalité. Les 180 conseillers municipaux de Paris, qui sont en même temps conseillers généraux, préparent le travail et les rapports ; ils représentent le législatif.

LES ACTIVITÉS D'UN CONSEILLER PARISIEN

— Quelles sont, madame le conseiller, vos activités municipales ?

A cet instant notre interlocutrice sort de son sac une trentaine de petits papiers beige clair, bien connus des automobilistes distraits ou imprudents.

— Des plus multiples ! Voyez, dit-elle avec un petit sourire, voilà un exemple type des services que je rends à mes électeurs. C'est une petite affaire qui a son importance ! Une de mes secrétaires est du reste chargée de transmettre automatiquement aux services compétents, pour examen plus bienveillant, les procès-verbaux que je reçois. L'affluence de ces « billets doux » peut varier aux époques de pointe entre vingt et cinquante par jour. Mais revenons aux choses sérieuses. J'officie régulièrement deux après-midi par mois à l'Hôtel de Ville, où je m'efforce d'intervenir particulièrement dans les questions de logement en faisant des démarches auprès des fonctionnaires du ministère de la Reconstruction. Au début de mon mandat, conseillère des XVIe et XVIIe arrondissements, j'ai voulu assurer une permanence dans chacune de ces mairies, une fois par semaine. Mais je n'avais que de rares visiteurs et j'y ai renoncé.

— L'action à Paris est beaucoup plus anonyme qu'en province. De même l'appartenance politique des élus, de la plus haute importance dans la capitale, en a beaucoup moins dans le restant du pays. D'ailleurs la majorité des maires de France appartiennent aux partis du centre: 17 % de radicaux, 16 % de socialistes, 11 % de républicains indépendants, et 5 % seulement de communistes. Au point de vue professionnel, les agriculteurs l'emportent avec 20 %, puis viennent les commerçants et les professions libérales, 4 % seulement sont ouvriers.

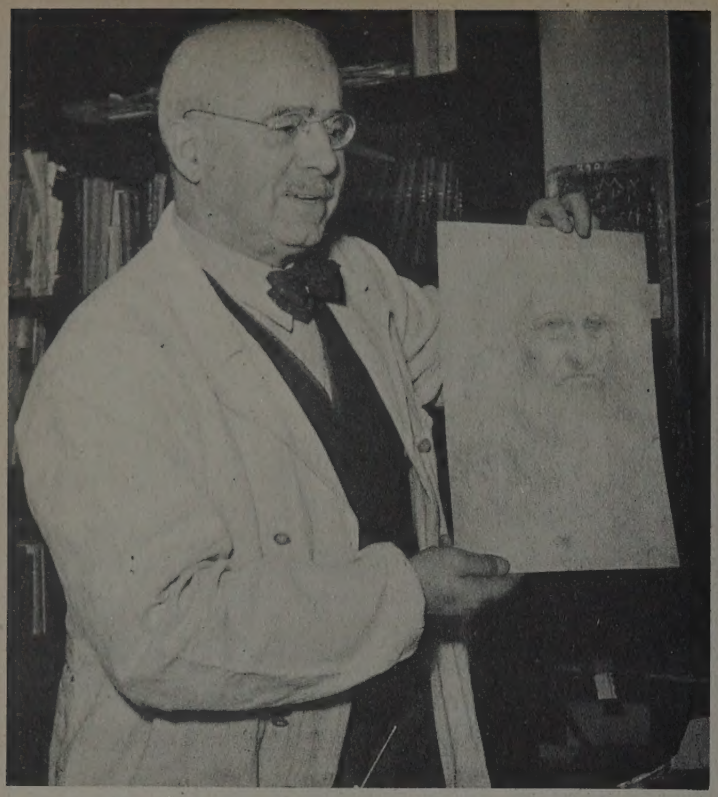
— Et quelle est leur moyenne d'âge, monsieur le député ?

— Je n'ai pas fait de recherches au ministère de l'Intérieur sur ce point, mais j'ai rencontré au banquet des maires de France, l'autre jour, le plus âgé de ceux-ci, qui exerce son mandat depuis soixante-dix ans : M. Mathis, maire d'Ehuns, en Haute-Saône ; il vient en effet de fêter son centenaire. Mais, chère madame, au fait, quel bon vent vous a amenée jusque dans ce département ?

— Je suis venue visiter votre nouveau centre de puériculture, car j'ai l'intention d'en construire un similaire dans un de mes arrondissements. Je voulais d'ailleurs féliciter M. le préfet et lui demander des conseils pour mon futur projet, qui est malheureusement loin d'être réalisé. Une conseillère municipale communiste contrecarre ostensiblement mes plans depuis six mois.

Les aiguilles de la grande horloge « très préfectorale » placée dans le salon principal indiquent que la réception tire à sa fin. La voiture à la cocarde officielle attend dans la cour Mme le conseiller pour la ramener à Paris. Le maire lui-même, comme beaucoup de ses collègues présents, doit regagner sa municipalité, où une réunion des futurs délégués sénatoriaux l'attend.

Les invités se dispersent petit à petit. Content de cette prise de contact présénatoriale, chacun s'est dépensé utilement pour la cause publique, pour les amis qu'il soutient et aussi... un peu pour soi-même.



LÉONARD DE VINCI

REPOSE-T-IL A AMBOISE ?

UN ANTHROPOLOGISTE ITALIEN SE FAIT FORT DE LE DIRE

PAR EMMANUEL HOUDART DE LA MOTTE

LE PROFESSEUR FRASSETTO PRÉSENTE UNE REPRODUCTION DE L' « AUTORITTRATO », LE PORTRAIT DE LÉONARD PAR LUI-MÊME, QUI PERMETTRA AU SAVANT D'IDENTIFIER LES OSSEMENTS D'AMBOISE.

La tradition veut que les ossements humains qui reposent au château d'Amboise soient ceux de Léonard de Vinci. Des tentatives, auxquelles s'intéressèrent fort les contemporains de Viollet-le-Duc, furent faites pour vérifier cette tradition et en établir l'authenticité. Mais le doute subsiste. Sera-t-il dissipé à l'occasion du cinquième centenaire de la naissance de Léonard ? Un savant anthropologiste italien, le professeur Fabio Frassetto, de l'Université de Bologne, voudrait s'y employer. Directeur de l'Institut italien d'anthropologie générale appliquée, le professeur Fabio Frassetto, que le gouvernement de son pays a chargé à plusieurs reprises de travaux d'intérêt national pour la reconnaissance ou la préservation des restes d'hommes célèbres, vient récemment d'effectuer en France un séjour au cours duquel il s'est rendu à Amboise.

Ne serait-ce pas en effet le moment de lever de terre le précieux sarcophage de la petite chapelle royale et de confier son contenu incertain à un savant réputé pour l'examen, la reconstitution du squelette et, s'il le faut, pour la solidification des os (peut-être en désagrégation), pour la reconnaissance, enfin, du crâne génial qui abrita la pensée qui étonna et étonne encore l'humanité !

UNE PREUVE QUE LA SCIENCE PEUT FOURNIR

Il nous a été donné de rencontrer le professeur Fabio Frassetto, lié à des personnalités que nous approchons au Vatican, lors de son trop court voyage à Paris, avant et après son pèlerinage en Touraine. Ami de la France, il l'est plus encore de la vérité, et il semble que le souvenir de ses inappréciables découvertes disparaisse aujourd'hui devant cette seule préoccupation : affirmer au monde des savants, des lettrés, des artistes que, réellement, dans sa châsse de pierre du bord de Loire repose bien le grand Léonard, non loin des lieux où il vint servir le roi de France, en terre royale, peut-on dire, puisque aussi bien Amboise appartient encore, comme chacun sait, à la maison de France.

Affirmer, disons-nous, car le maître le croit, comme nous le croyons nous-même après Arsène Houssaye et d'autres — mais la certitude manque, et c'est elle qu'il voudrait apporter à l'histoire.

L'histoire de Léonard de Vinci ne s'est pas terminée au domaine du Clos, que lui avait donné le roi François et où il est mort le 2 mai 1519 avec les mêmes consolations que Michel-Ange : les prières de l'Eglise et la présence d'un ami cher, d'un élève, d'un fils d'alliance ; son histoire continue avec celle de sa sépulture, et l'on ne pourra définitivement la clore que le jour où l'on dira sans hésitation : « sa tombe est là » ; ou bien : « les os de l'auteur de *la Cène* ont servi aux jeux des enfants de la Révolution ». Quoi qu'il en soit, la vérité doit être connue, et l'alternative ne modifiera pas l'histoire de France.

Il est vrai qu'à la destruction de l'église Saint-Florentin, où il avait été inhumé selon son désir testamentaire, que ne put pas ne pas respecter Francesco Melzi, les ossements de nombreux tombeaux furent abandonnés sur place.

Une lettre d'Arsène Houssaye cependant nous rassure au sujet du grand artiste. Alors inspecteur général des Beaux-Arts, Houssaye rend compte — le document est célèbre — au ministre de Napoléon III que, aidé par les souvenirs de vieillards, en faisant fouiller plus avant dans les substructions ensevelies de l'ancien édifice, il eut un jour le bonheur de découvrir, comme mis à part lors de la destruction, un cercueil de pierre dont le squelette pouvait ressembler à celui de Léonard, et non loin duquel les morceaux du couvercle brisé portaient nettement des restes d'inscriptions où, sans difficulté cette fois, on pouvait voir le mot entier Vinci derrière les lettres LEO A DUS, qui, de toute évidence, avaient composé jadis le prénom Leonardus.

Arsène Houssaye apporte un faisceau de présomptions en faveur de sa découverte. Mais...

RECONSTITUTION DE VISAGES ILLUSTRES

Tant que le spécialiste n'aura pas rendu son jugement, le doute subsistera. Tant qu'il n'aura pas, à sa façon habituelle, analysé les restes, tant qu'il ne se sera pas livré aux mensurations, aux comparaisons des caractéristiques osseuses avec les données qu'il possède de l'iconographie de Léonard de Vinci, la France ne pourra pas certifier à l'Italie que celui qui a voulu mourir chez elle est toujours là.

A cet effet M. Frassetto n'avait-il pas apporté avec lui plusieurs reproductions de portraits, au nombre desquels l'*Autorittrato* de Turin, dont l'authenticité passe pour être la plus assurée ?

Il a bien voulu nous indiquer quelques-unes de ses méthodes. L'asymétrie faciale des individus joue notamment un grand rôle. A la forme extérieure de l'œil il saurait donner le rayon de l'orbite. Au millimètre, il connaît l'épaisseur des parties molles sur les os, au point de reconstituer canoniquement, si l'on peut dire, la face d'un personnage sur le crâne qu'on lui propose.

Et c'est ainsi que le professeur nous montra les relations publiées et les photographies exécutées lors de sa reconstitution du visage de Dante, lorsque le gouvernement le chargea de rassembler à Ravenne toutes les reliques du poète que l'Italie s'était partagées.

Auguste travail que celui-là... que d'observation, que de logique, que d'érudition technique il nécessite, et combien l'on comprend que le célèbre anthropologiste de Bologne ait été appelé à donner son avis, qu'il s'agisse de la reconstitution de six squelettes mélangés par la destruction d'un bombardement, en identifiant celui des six, Rolandino de Passageri, fondateur et codificateur du droit notarial, que les Bolognais révéraient le plus ; qu'il s'agisse aussi de la reconnaissance des restes de Boccace, de Bartolomeo Colleoni et du Corrège ; qu'il s'agisse enfin, en présence du cardinal-archevêque et des gardiens du trésor de reliques, de reconstituer d'après son crâne le visage de saint Dominique.

Pourquoi le précieux concours du professeur Fabio Frassetto ne serait-il pas appelé à trancher en faveur de la Faculté et de la ville de Bordeaux si, oui ou non, les restes de Michel de Montaigne sont ceux qui y reposent ? A notre seule question il répondit avec bonne grâce : « Qu'on me le demande ! »

Et il ajouta que pour Michel de Montaigne comme pour beaucoup d'autres la simple vue du crâne serait décisive.

Mais nous nous éloignons là de Léonard de Vinci, et le professeur, qui a interrompu ses travaux italiens pour rendre hommage à la vérité et à son maître et ami à l'opulente barbe (reconnue (?) par Arsène Houssaye), tiendrait d'abord à être autorisé à mettre un sceau final à l'histoire d'un génie en tant de points inégalable.

PEUPLÉE D'OMBRES AIMABLES OU ILLUSTRES

LA FOLIE SAINT-JAMES VA-T-ELLE RENAITRE ?

LIRE DANS LES PAGES SUIVANTES L'ARTICLE DE ROGER DARDENNE

Cette colonnade est un vestige des nombreuses « fabriques » dont Baudard de Vaudésir avait parsemé le parc. Ci-contre, la façade de la « Folie », qui, on le voit, a passablement souffert.

A l'intérieur du rocher élevé dans le parc par Baudard de Vaudésir, le premier propriétaire de la Folie Saint-James, se trouvaient une chambre et une salle de bains. Il en coûta 1.600.000 livres ! Le roi fut frappé de cette recherche de faste, et comme on prononçait un jour devant lui le nom du financier, Louis XVI dit seulement :
— Ah! oui, l'homme au rocher!

Neuilly n'a pas de lycée de jeunes filles. Neuilly veut en avoir un. Ambition tout à fait légitime pour une agglomération de cette importance et qui va grossissant. Au surplus, il y a là une nécessité. Alors que les garçons ont à leur disposition le lycée Pasteur, les familles se plaignent à juste titre d'être obligées d'envoyer leurs filles souvent fort loin faute d'un établissement approprié.

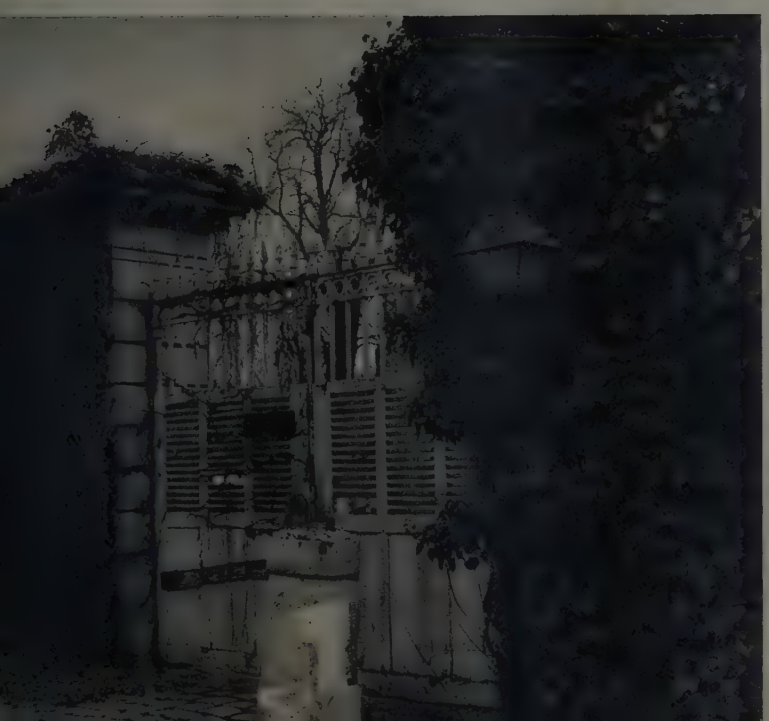
Le principe étant admis depuis longtemps, il fallait trouver l'endroit où installer ce lycée. La difficulté est maintenant résolue. Entre l'avenue de Madrid et la rue de Longchamp s'étend un vaste parc en avant duquel se dresse une villa du XVIII[e] siècle. C'est au fond de ce parc, en bordure de la rue de Longchamp, que le futur lycée ouvrira ses classes. Mais la construction du nouvel établissement scolaire pose un problème : l'utilisation de l'ensemble de la propriété, la Folie Saint-James, exemple précieux d'une habitation de plaisance sous Louis XVI.

On sait ce qu'on appelait alors une « Folie ». Pour ces maisons où ils allaient se donner du bon temps grands seigneurs et richissimes financiers dépensaient sans compter. Précisément ce fut un financier, Baudard de Vaudésir, qui édifia à Neuilly cette Folie Saint-James qui lui coûta fort cher.

Ce Baudard de Vaudésir est un assez curieux homme. Quand il entreprit de faire bâtir la Folie Saint-James, il était trésorier général de la marine, sous les ordres de Sartine, et déjà connu pour ses prodigalités. Il ne fut pas étranger aux dépassements de crédit, comme on dit aujourd'hui, qui entraînèrent la disgrâce du ministre. Le terrain sur lequel il avait jeté son dévolu était celui où, en 1665, le cardinal de Retz s'était aménagé une retraite, où il vint achever dans une paix chrétienne une vie fertile en agitations. Après lui *La Chambre* — tel était le nom choisi par le cardinal — fut occupée par Lenormand de Tournehem,

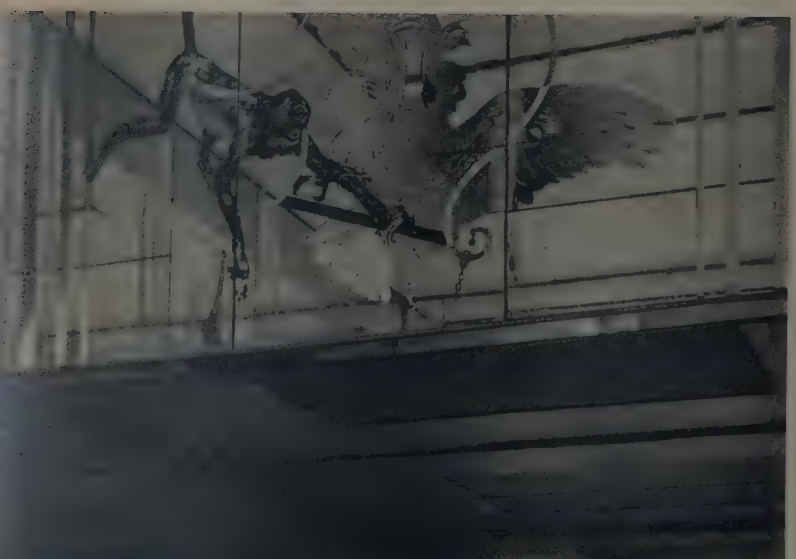
★

QUE DE NOMS INSCRITS DANS L'HISTOIRE ÉVOQUE CETTE FOLIE SAINT-JAMES QUI VIT PASSER LE DUC DE CHOISEUL-PRASLIN, LUCIEN BONAPARTE, LA DUCHESSE D'ABRANTÈS, WELLINGTON, CHATEAUBRIAND, MADAME RÉCAMIER, THIERS !



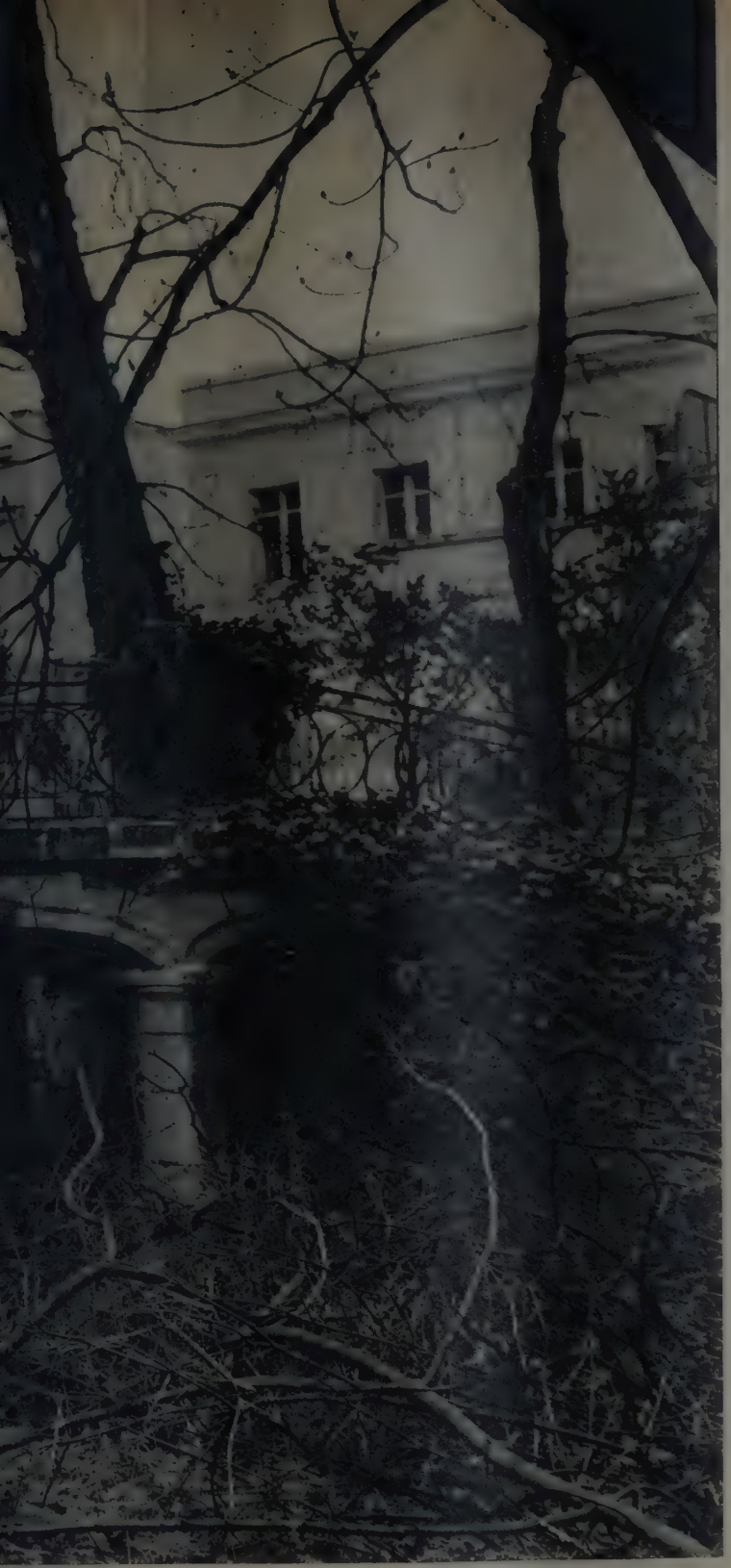
L'herbe pousse entre les pavés inégaux de la cour où par ce portail entraient jadis les carrosses. En haut de la page, ce ne sont pas des statues, mais des peintures en trompe-l'œil d'un relief surprenant qui ornent le vestibule. — Dans ce petit temple, l'Amour mutilé semble implorer sa mère de lui rendre sa jambe.

A l'intérieur de la maison plusieurs cheminées ont été, comme celle-ci, démolies. Les tablettes de marbre ont été enlevées et les gravats jonchent le foyer. Ci-dessous, une salle de bains garnie de glaces et dont les motifs décoratifs sont des singes et des perroquets.



Ce petit pont d'une courbe élégante enjambe un ruisseau qui n'est plus aujourd'hui qu'un fossé encombré d'herbes et de racines.

La grande pièce d'eau du parc est maintenant complètement à sec. Dans celle-ci, de plus petites dimensions, s'ébattent encore des poissons rouges, tandis qu'à l'entour — la nature reprenant ses droits — l'herbe est épaisse comme dans une prairie normande.



BELLANGER bouleversa le terrain. Plus encore peut-être que sur la villa, l'effort porta sur le parc. La mode était aux jardins à l'anglaise, où, par revanche sur la géométrie cartésienne de Le Nôtre, la nature semblait s'épanouir en liberté. Baudard de Vaudésir voulut le sien parsemé de « fabriques ». Des grottes, des cascades, des temples à Eros, des pavillons où le chinois voisinait avec le gothique se blottirent entre les arbres. Le « clou », si l'on peut dire, fut le rocher à l'intérieur duquel on trouvait une chambre et une salle de bains. Il en coûta 1.600.000 livres ! On alla chercher au loin les matériaux nécessaires. De Fontainebleau furent amenées d'énormes pierres, traînées sur des fardiers attelés de dix-huit chevaux. Louis XVI, un jour, croisa sur la route un de ces charrois et s'étonna. On lui expliqua que M. Baudard de Vaudésir décorait son parc. Le roi fut frappé de cette recherche de faste. Et comme, à quelque temps de là, on prononçait devant lui le nom du financier — qui avait alors des malheurs — Louis XVI dit seulement :

— Ah ! oui, l'homme au rocher !

Car Baudard de Vaudésir, qui, du nom de sa nouvelle demeure, s'était fait baron de Saint-James, connut une décadence fort pénible. Ne fut-il pas impliqué dans l'Affaire du collier ? Et puis, sa fortune périclita. Il fit une faillite retentissante : 25 millions de passif, somme énorme pour l'époque. Peut-être avait-on alourdi son bilan d'opérations dont il n'était point responsable. Toujours est-il qu'il regimba et, le 1er février 1787, réclama une vérification de sa comptabilité. Interrompue par la Révolution, elle fut achevée, Vaudésir étant mort, à la requête de ses descendants. Elle fit apparaître un boni de 20 millions. Il n'en revint pas un sou aux héritiers. La prescription était acquise, et le Trésor fut le seul bénéficiaire.

CEPENDANT, dès le 12 juin 1787, le duc de Choiseul-Praslin était devenu propriétaire de Saint-James. Sa veuve le vendit en 1795 pour 11 millions... en assignats. Dix ans plus tard l'acquéreur le revendit 100.000 francs. Puis, après Lucien Bonaparte, la « Folie » reçut la duchesse d'Abrantès. Elle y donna de grandes fêtes. Elle s'y plaisait fort, comme on le voit dans ses *Mémoires*, où elle en a parlé avec un lyrisme sincère, quoiqu'un peu melliflu. Elle aimait la maison, les fleurs abondantes, le parfum capiteux des orangers. Elle se rappelait avec gourmandise les ananas mûris dans la serre. De plus tendres souvenirs l'attachaient à Saint-James. Ce fut dans la grotte, théâtre de bien d'autres fêtes galantes, que, désarmée par la moiteur d'une nuit orageuse, elle céda à Metternich.

Aux premiers jours de juillet 1815 Wellington installa son quartier général dans l'aimable logis. Fouché y vint négocier le retour de Louis XVIII. Cette transformation momentanée en immeuble militaire n'alla pas sans déprédations. La dernière guerre devait offrir aux mêmes occupants l'occasion des mêmes méfaits.

Chateaubriand, Mme Récamier, Thiers habitèrent Saint-James. En 1851 le célèbre aliéniste Pinel l'acheta à un ancien fermier des jeux de Paris nommé Bénazet. Pinel fut remplacé par un autre aliéniste, et la « Folie », devenue maison de fous, vit pendant la Commune des scènes dramatiques. Car Versaillais et insurgés se battaient dans Neuilly, et les pensionnaires, descendus dans la cave, étaient en proie à une inquiétante excitation.

LES années passèrent, les possesseurs du domaine changèrent. Le classement fut décidé par Léon Bérard. On étendit cette mesure aux communs, dont l'intérêt est certes moindre. Aujourd'hui Saint-James va encore changer de destination. D'abord, nous l'avons dit, au bout du parc sera construit le lycée réclamé par la ville de Neuilly. Il n'occupera qu'une bande de terrain assez mince et n'entraînera la suppression que de peu d'arbres. Ce sera seulement un externat, qui accueillera environ huit cents élèves. On a promis de veiller que les bâtiments neufs ne soient pas en désaccord criard avec les anciens. Quant à la « Folie » elle-même, plusieurs projets ont été mis en avant. La municipalité de Neuilly aurait souhaité y installer un musée. Elle détient en effet, à la suite d'un legs,

Hélas ! il faut bien le reconnaître, il y a énormément de besogne !

une importante collection de tableaux, où figurent la plupart des maîtres contemporains. Il lui semblait que l'endroit était propice pour les offrir à l'admiration publique. De son côté l'Education nationale envisage de faire de la charmante demeure du XVIIIe siècle une maison pour accueillir les universitaires éminents, les personnalités littéraires et artistiques de passage, donner des réceptions, des fêtes, en somme à peu près l'équivalent de ce que l'hôtel de Lauzun est pour la Ville de Paris.

Hélas ! il faut bien le reconnaître, il y a énormément de besogne pour cette restauration. Trop longtemps à l'abandon, la « Folie » a beaucoup souffert et le parc retourne à la savane. Plus qu'une description, les photographies témoignent. Il faudra ici un architecte qui soit un paysagiste. Trouver un homme de goût pour cette tâche est fort possible ; peut-être est-il déjà trouvé. Mais quel devis présentera-t-il ? Et pourtant il serait bien dommage de ne pas sauver ce joli souvenir du plus français des siècles.

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet).

oncle de la marquise de Pompadour. En 1714 il la vendit à Jean-Baptiste de Vougny, qui y demeura jusqu'en 1750. On la trouve ensuite aux mains d'un ancien receveur des finances de Paris, Fillion de Villemur.

Baudard de Vaudésir donna à la propriété de Neuilly, dont il s'était rendu acquéreur en 1778, le nom de Saint-James, qui était celui d'une terre qu'il possédait en Anjou. (Il existe d'ailleurs aux portes d'Angers une commune dont le nom est orthographié Sainte-Gemmes par déformation peut-être de Saint-James. Là se trouve l'asile d'aliénés départemental. Or n'est-il pas curieux que la Folie Saint-James de Neuilly ait été à un certain moment asile de fous ?)

Environ l'époque où Baudard de Vaudésir entreprit de se bâtir une « Folie », le comte d'Artois élevait, au bois de Boulogne, Bagatelle. Le financier rêva d'éclipser le prince du sang. N'avait-il pas le même architecte, Bellanger, qui, pour complaire à son auguste client, avait réussi le tour de force de faire sortir Bagatelle de terre en soixante-quatre jours ?

LA SEINE

« RIVIÈRE » A TRUITES

« Le « clou » du Salon du camping et des sports, installé comme chaque année du pont des Invalides au pont de l'Alma, est en 1952 la « rivière artificielle ». Ce cours d'eau a été créé et aménagé pour que puissent y vivre des truites. Ces poissons, auxquels l'eau courante est nécessaire, y ont été placés avant l'ouverture du Salon, et les nombreux visiteurs ont ainsi pu se livrer à leur genre de pêche favori. A l'inauguration, M. André Marie tenta sa chance, mais les truites — sans doute impressionnées par ses hautes fonctions, ainsi qu'il le dit lui-même — refusèrent de se laisser prendre. »

(LES JOURNAUX.)

Sitôt la pêche ouverte, les berges de la Seine sont envahies par des cohortes armées de longs bambous. Tous les âges sont présents. Même les enfants jettent leurs lignes dans le fleuve. Les prises ne sont pas toujours abondantes, et les petits poissons sont plus nombreux que les gros. Mais rien ne décourage les pêcheurs, pas même les crues qui submergent les quais.

LA PÊCHE A LA MOUCHE

SPORT, ART ET SCIENCE

PAR TONY BURNAND

Il est assez curieux de constater qu'en France, où les statistiques les moins optimistes affirment qu'il y a deux millions de pêcheurs ; en France, où un électeur mâle sur quatre ou cinq est pêcheur, l'art de la pêche continue d'être aussi mal connu du grand public et de ses organes d'information, la presse quotidienne. En dehors des sempiternelles plaisanteries sur le preneur de vieux souliers, l'abruti fainéant et bredouillard, on ne trouve dans nos gazettes — les mieux informées du monde, au point de vue sports en particulier — que des allusions ultra-discrètes et bien souvent puériles à cet art dans lequel le Français est passé maître. Il est vrai que les Parisiens, tout au moins, et les provinciaux qui viendront à cette occasion dans la capitale pourront s'essayer à pêcher des truites apprivoisées, sur les quais de la Seine, lors du Salon du camping, de la chasse et de la pêche.

Ils les pêcheront « à la dandinette », nous dit-on. Je veux croire qu'il s'agit non de la vraie dandinette, avec plomb brillant et ver de terre, mais de la mouche que l'amateur fait frétiller à bout de fil sur la surface.

A droite : mesurée avec la main, une truite prise se révèle trop petite. Il faut la rejeter. Voilà bien des efforts dépensés en vain.

Il n'est presque pas de jour que je ne m'entende poser des questions ingénues au sujet de ce sport de la mouche, généralement jugé indigne d'un homme normal :

— Vous pêchez à la mouche ? Avec la mouche de maison ou la mouche à viande ? Vous prenez des ombres chevaliers (aïe !) à l'asticot, n'est-ce pas ?

— Non, madame, non ; nos mouches sont artificielles, et je pourrais vous en montrer quelques-unes, des bijoux !

» L'ombre n'est pas chevalier, c'est l'omble qui l'est ; il est duc et pair, prince, roi de nos rivières (l'omble l'est de nos lacs) ; l'asticot ?... non vraiment, madame, non !

» Vous dire que nous souffrons de cette méconnaissance serait mentir ; je crois que nous en concevons même un respect accru, une ferveur plus vive pour ce culte, pour cet art, pour cette science, pour toute cette joie qui nous est propre, qui est notre bien, notre domaine réservé.

» Vous avez bien envie de hausser, madame, vos belles épaules : un sport, la pêche ? Celle-là, la mouche, oui, un vrai et grand sport, musculaire en diable, plus fin que le tennis et exigeant autant de résistance, une finesse égale des réflexes, autant de justesse et de promptitude dans le coup d'œil que le tir en battue, autant de maîtrise de soi, des oreilles d'aveugle et des yeux fouineurs de sourd, une souplesse de couleuvre et des pieds de chamois, une sensibilité de radiesthésiste et une minutie d'horloger.

Pensez que nous nous mesurons avec ce que le Créateur a réalisé de plus futé, de plus méfiant, de plus vite alerté et de plus vigoureux comme poisson : la truite. Songez que nous cherchons non à la violenter, mais à la séduire, à la convaincre, à la leurrer, et qu'elle a de bons yeux, et qu'elle nous connaît, avec nos traquenards, et que force nous est pour venir à bout, le moment venu, de sa vigueur d'utiliser des armes puissantes dans leur relative finesse. Songez que nos mouches visent à imiter ce qui existe de plus délicat, de plus impalpable comme êtres vivants : des moucherons aux ailes de rêve, au corselet d'or fin incrusté de jade ou de jais, aux pattes plus fines que des cheveux ; qu'elles n'y réussissent pas, évidemment, confectionnées qu'elles sont non par la main des fées, mais par celle d'une ouvrière, souvent paysanne, ou par les nôtres, malhabiles, avec des plumes, des bouts de soie, des brins de laine, du fil de clinquant sur un hameçon de métal, qui fait basculer l'ensemble et ne rappelle en rien l'abdomen de l'insecte.

» Songez que ce grossier faux semblant, qui ne pèse que quelques centigrammes, nous devons le présenter avec une allure vraisemblable à un poisson indifférent ou déjà alerté qui se trouve à 15, 18, 20 mètres de nous, donc le lancer. (Essayez de lancer à 20 mètres une feuille de papier à cigarettes chiffonnée !) Nous devons le poser en un point précis, à quelques centimètres près, avec la légèreté d'une graine de pissenlit.

» Songez que si la truite aime à gober les moucherons à certaines heures, elle n'en veut qu'une espèce, verte à ailes grises, jaune à ailes blanches, noire à ailes noires, dorée à ailes dressées... Il nous faut deviner celle qu'elle exige, en trouver l'imitation dans notre boîte ou découvrir lequel de nos modèles de fantaisie pourra être pris, à telle heure, pour l'élue du moment.

» Songez que cette imitation, nous devons la fixer sur un fil ultra-fin pour n'être pas trop visible, assez souple pour laisser à la mouche sa liberté d'allure, assez solide pour résister aux démarrages foudroyants, aux tractions irrésistibles, aux cabrioles désespérées ou au poids même d'un fauve qui est dans son élément, qui a pour l'aider la force du courant, le refuge des pierres, des caves, des herbiers.

Sport, art et science ; sport, le geste, relativement facile sur eau libre, mais qui le devient beaucoup moins lorsqu'il y a tout autour de vous des branches, des buissons, des troncs d'arbres, des barrières de jones ; qui devient diabolique lorsqu'il faut l'exécuter malgré le vent ou contre lui, qu'il faut projeter ce moucheron impalpable non pas où il voudra, mais à tel point minutieusement exact et sans qu'il frappe l'eau ou fasse un sillage à la surface. Sport, l'obligation de le répéter cent fois par minute, ce geste, dix mille fois par jour, avec force et douceur, précision et délicatesse, sans s'accrocher ni, si l'on s'accroche, frapper du pied ou casser sa canne sur le genou.

» Sport, la nécessité de se dissimuler, de tenter de progresser à quatre pattes en évitant si l'on peut les orties et les laissées des vaches. Sport, l'épuisante et seule ressource de la grimpée dans l'arbre où s'est fixée votre dernière bonne mouche, de traverser à la botte l'eau traîtresse, ou de sauter d'un caillou branlant sur un caillou glissant, de varapper dans les rochers pour rallier à tout prix l'inatteignable bon coin où se trouve la grosse. Sport enfin, le moment venu, pour lutter en souplesse, vous, fatigué, ému et maladroit, contre un adversaire, lui, frais et déchaîné.

» Sport, madame, au point que nous rentrons d'une séance de mouche après avoir, à pas volontairement mesurés, couvert des kilomètres, allongé, à gestes volontairement disciplinés, des kilomètres de fil au total, plus fourbu qu'après cinq sets de championnat, les doigts torturés par l'onglée aux jours glacés du premier printemps, les poignets tremblants d'électricité, la paume de la main droite à 42 degrés, le front piqué par les moucherons, une chaussette trouée qui vous prépare une ampoule à un pied, l'autre imprégnée d'eau brûlante dans celle de nos bottes où nous avons embarqué quelques litres, le dos trempé par l'averse ou la chemise collée aux reins par la transpiration, une épaule meurtrie par la courroie du panier, une rotule à bout de nerfs pour avoir été martelée pendant des heures par le manche de l'épuisette...

» Nous y allons quand même ? Nous l'aimons quand même ? Oh ! oui, parce que ce sport est surtout un art, et que devant les joies de l'art bien peu comptent les épreuves corporelles.

» Art, l'harmonie de nos gestes et le dessin de notre soie circulant dans l'air frais ; art, la légèreté de chacune de nos touches, l'acrobatique précision de notre visée ; art, l'élaboration de chacune de ces comédies que nous jouons à nos belles, art stratégique, art de grand séducteur ; art du mensonge, soit, mais l'homme qui aime ne ment-il pas, l'homme qui désire ne dit-il que la stricte vérité, l'homme qui veut convaincre n'est-il pas contraint de parer ou de farder un peu la rebutante réalité ?

» D'un pianiste virtuose, d'un jongleur acrobatique, d'un champion de billard ne dit-on pas qu'ils sont de vrais artistes ? S'il leur a fallu dix ans d'exercices pour arriver à leur maîtrise, il faut douze ans, disent les Anglais, qui s'y connaissent, pour faire un honnête pêcheur à la mouche !

» C'est si difficile que cela ? Encore bien plus, madame, et je crois que si nous savions en commençant ce qu'un bilan sincère nous permettrait en fin de carrière de porter comme solde au bas des deux colonnes, nous devrions avouer plus de pertes que de profits, si...

Si la pêche à la mouche n'était en plus une science, et si la science n'était par définition désintéressée ; si les expériences négatives n'étaient aussi utiles et aussi passionnantes que les positives ; si les victoires remportées sur la difficulté n'étaient plus enivrantes encore que celles remportées sur la matière ; si l'hypothèse ne portait en elle autant de satisfactions que la certitude.

» Or, la certitude, nous ne l'avons jamais, nous ne l'aurons jamais à la pêche à la mouche. Et c'est tant mieux, car elle ferait perdre à notre culte ce dont l'apparition de Dieu le père en complet veston priverait la foi du charbonnier : le mystère, le vertige de l'inconnu, le prisme de l'espoir, la féerie de l'imagination, la soif ardente de l'insaisissable.

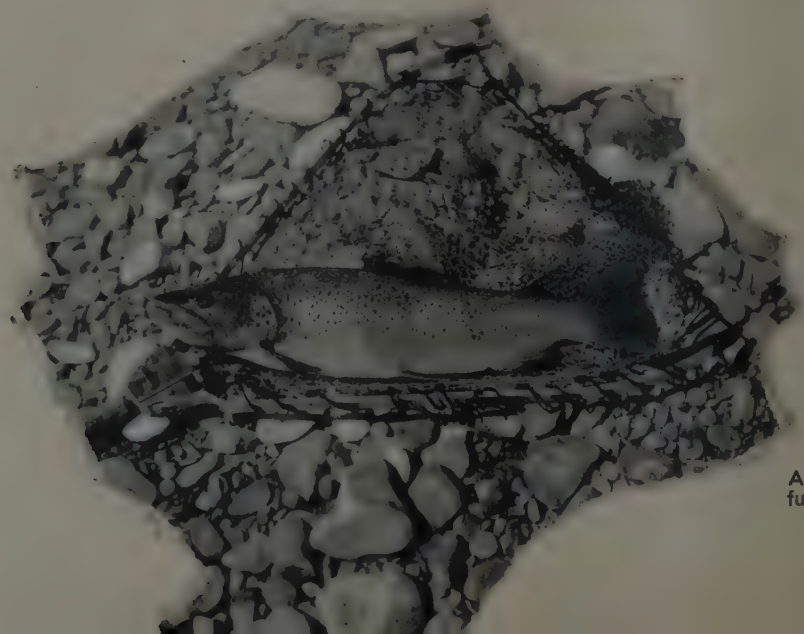
» Nous ne savons pas, madame, nous ne savons rien : pourquoi les truites prennent nos caricatures et pourquoi elles les refusent ; comment elles les voient et si même elles les voient nettement ou les perçoivent par le truchement de quelque radar organique. Nous ne savons rien de l'influence que peuvent exercer sur elles le vent, le froid, la lumière, la lune ; nous ne savons si c'est l'appétit, la colère, l'esprit de jeu, la curiosité, la présomption, le défi ou tout autre sentiment inconnu de nous qui leur fait saisir ce petit paquet de plumes bariolées, ce perfide bouquet dissimulant le mortel aspic.

Nous ne savons pas, et c'est merveilleux, car nous pouvons tout dire et tout penser, tout supposer et supputer. Au tennis, au bridge, au billard la science n'est que de connaître les lois, de savoir compter ; on travaille sur de la matière inerte, des chiffres et des combinaisons mathématiques qu'il est loisible à chacun de connaître ; à la pêche à la truite nous travaillons, nous jouons avec un être vivant dont nous ne savons à peu près rien en dehors de son anatomie et de quelques-unes de ses mœurs, et qui se trouve dans un domaine inconnu de nous.

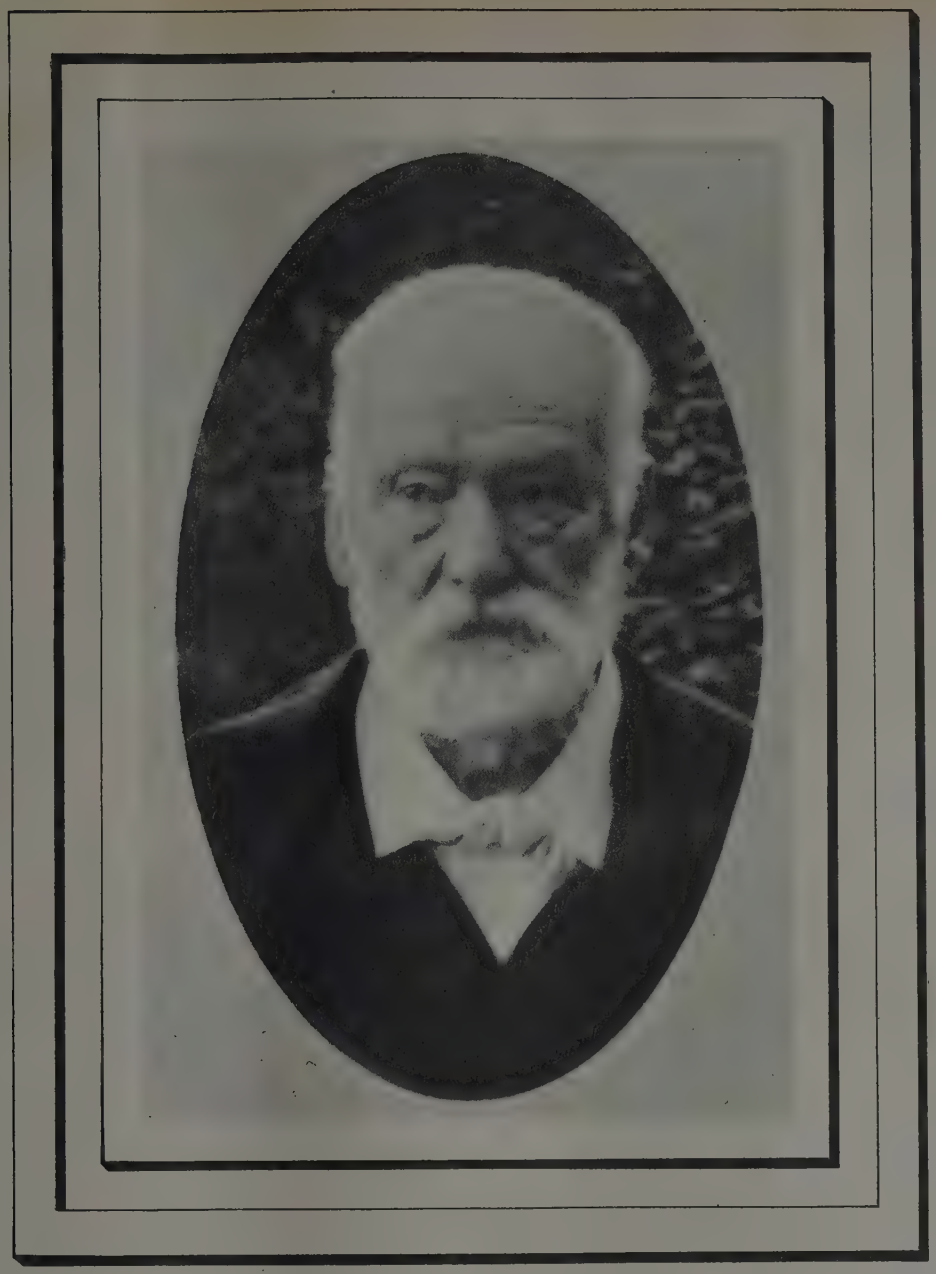
» Et cela n'a aucune importance, car ce que nous demandons à ce déduit, ce n'est pas de nous rapporter des truites (nombreux sont ceux d'entre nous qui n'aiment ni à les manger ni même à les tuer) ; ce n'est pas de nous faire passer pour des surhommes aux yeux des spectateurs (nous cherchons par-dessus tout la solitude) ; ce n'est pas de nous faire tomber le ventre, de nous dérouiller les jointures et décrasser le sang (comme dit affreusement le vulgaire) — on peut être potelé, rhumatisant, diabétique et excellent pêcheur à la mouche — c'est de nous donner les clefs de l'évasion hors de la vie quotidienne, hors de nos affaires et des soucis dont elles sont tissées, hors de nous-mêmes qui nous ennuyons en tête-à-tête avec notre moi tristement connu, hors de la ville et de ses miasmes.

» C'est de nous retrouver enfant devant l'eau qui coule, et les nuages qui s'y mirent, et les hirondelles qui la survolent, et les arbres qui y baignent leur reflet, et les joncs qui y traitent leur danse de Saint-Guy. De respirer mieux dans un vêtement ample, d'ouvrir toutes grandes nos oreilles au silence de la campagne, aux chuchotements du courant, au roucoulement des ramiers, au bruit de baisers mouillés que font les truites en gobant à la surface les tendres moucherons nouveau-nés.

» C'est enfin de nous donner pour quelques heures l'impression d'être nos maîtres. »



A grand'peine, la bête a été vaincue ; le beau fuseau brillant gît maintenant sur les galets.



UN DOCUMENT INÉDIT

VICTOR HUGO EN 1885

PAR HENRI GUILLEMIN

La photographie que voici est la dernière qui ait été prise de Victor Hugo. Elle m'a été confiée par M. Jean Hugo, arrière-petit-fils du poète.

Je n'en saurais dire la date exacte. Hugo s'alita le 14 mai 1885 et mourut huit jours plus tard, le 22. Le feuillage que l'on distingue à l'arrière-plan semble indiquer un printemps avancé déjà, et ce document doit donc être d'avril ou des tout premiers jours de mai 1885.

Le poète a eu quatre-vingt-trois ans le 26 février 1885. Si l'on compare cette image aux autres, et nombreuses, et célèbres photographies du vieillard, l'approche de la mort s'y révèle, tragiquement visible. Le corps se défait ; le faux col, devenu trop grand, trahit l'amaigrissement rapide ; les yeux, surtout, ont une expression que nous ne leur connaissions pas. On se souvient du portrait tracé en deux lignes par Mme Alphonse Daudet : ce Hugo de quatre-vingts ans, sombre, sourd, silencieux, attentif ; il avait gardé un regard à la fois aigu et dominateur, qui « se développait de côté », tout à coup, « avec des férocités de puissance ». Un « vieux lion ».

Ce n'est plus le lion à présent. Le regard est bien « de côté », mais ce qui l'emplit ressemble moins à de la puissance qu'à je ne sais quel apeurement. Un visage inquiet et sans bonheur ; traqué, dirait-on. Hugo, en 1885, n'écrivait plus depuis bientôt sept ans. Sa vieillesse muette n'est éloquente que par ces images successives de lui-même offertes à notre interrogation. Celle-ci, ultime, n'est certes pas la moins précieuse.

HENRI BOSCO ET SON ŒUVRE *PAR ANDRÉ ROUSSEAUX*

Le nouveau roman d'Henri Bosco, *Antonin* (Gallimard), il me semble que nous l'attendions depuis longtemps. Il prolonge ceux de ses livres dont je me souviens avec prédilection, *le Mas Théotime, Malicroix,* et en même temps il les accomplit. Tous les romans qu'Henri Bosco a écrits paraissent aboutir à celui-là, pour n'en faire qu'un où tous se retrouvent. Je suis, là-dessus, de l'avis de ce commentateur qui écrit au sujet de Bosco et de son œuvre : « En juxtaposant ses histoires, en rassemblant ses personnages on formerait un pays étrangement peuplé, une sorte de pastorale de Provence... Puis on s'aperçoit qu'il n'y a, au fond, qu'*une* histoire, et que ce grand concours de personnages se réduit en fait à quelques types éternellement repris et recreusés. » Le critique qui parle ainsi est M. Jean Lambert, auteur d'un essai sur Henri Bosco qui a pour titre *le Voyageur des deux mondes* (Gallimard). Et ces deux mondes sont la double patrie d'Antonin comme de tous les héros qui l'ont précédé.

« Quelques types... », écrit M. Jean Lambert. J'irais plus loin, pour ma part, et je dirais volontiers que l'œuvre d'Henri Bosco est centrée sur un personnage dont Antonin est le modèle. Car Antonin est un enfant, ou plutôt c'est l'enfance même, dont la poésie s'éternise dans la mémoire. Et c'est aussi la solitude, qui est la patrie de l'enfance : si les enfants n'habitaient pas cette patrie-là ils ne seraient pas merveilleusement étrangers au monde des grandes personnes. Enfin — comme toujours également dans un roman d'Henri Bosco — c'est un destin en attente. Mais ici je laisse la parole à Antonin, c'est-à-dire au romancier-poète qui parle par sa bouche :

« On ne sait vraiment attendre que si l'on ignore ce que l'on attend. Car alors tout devient possible. Il n'existe pas d'inconnu qui soit à l'abri de l'attente ; et ainsi il peut arriver qu'on ne découvre pas, en fin de compte, ce que l'on s'attendait à découvrir... »

Il ne faudrait pas me forcer beaucoup pour me faire dire qu'après cela il n'y a rien à ajouter et qu'il faut pénétrer soi-même dans le monde des romans de Bosco sans le laisser altérer par aucune explication.

Quand on parle d'un roman il est toujours téméraire de raconter l'histoire. Dans le cas des ouvrages d'Henri Bosco, ce serait risquer de les trahir par une inévitable infidélité à leur mystère et à tout ce qui est projeté d'essentiel au delà du récit. « L'invisible ne m'est pas invisible », dit le romancier. Et dans le pays où il nous transporte c'est peut-être la plus authentique réalité.

On sait que ce pays est la Provence. Non pas la Provence d'opéra-comique avec tutu-panpan, gardians et farandoles ; mais la vraie Provence, avec ses profondeurs secrètes, étagées. La nature y est comme le voile mouvant d'un surnaturel dont on ne sait s'il tient aux choses, aux hommes ou aux dieux. Et cette nature avec d'immenses dessous est mise en œuvre par un lettré qui pourrait avoir ses habitudes à la bibliothèque Méjane, à Aix, qui écrit un français élégant, qui sait du latin, qui est pétri de tradition humaniste. Chez ce Français très complet il y a encore, comme une onde souterraine, les eaux de la vie spirituelle.

A l'époque du style canaille Henri Bosco maintient une tradition d'honnêteté littéraire et morale. Dans le temps où l'on recherche souvent le dépouillement et la rigueur, cet écrivain ne craint pas un romanesque romantique, où les descriptions sont traitées, avec bonheur, comme des tableaux de chevalet. Rien qui soit plus à contre-courant de la mode actuelle. Mais rien qui s'impose plus loyalement par son style propre.

Je m'éloigne d'*Antonin*. Qu'en dire si je refuse de le raconter, d'évoquer la tendre Marie, perdue et espérée, les Bénichat, Cassius et Barnabé, M. Maillet l'organiste ? Je vois bien, dès que je transcris seulement leurs noms, que je ne saurais préciser l'allusion à leur sujet sans faire perdre à l'histoire son halo merveilleux. Les personnages de Bosco ont une présence doublée d'une sorte d'absence d'eux-mêmes qui fait que, lorsqu'ils disparaissent, on se demande s'ils ne prennent pas le chemin de leur plus sûre réalité. Ce sont là ces deux mondes, pour reprendre l'expression de M. Jean Lambert, dont Henri Bosco est le voyageur toujours en partance. Et c'est l'invisible qui donne toute sa valeur au visible, par l'incessante communication qu'il a avec lui. Ce voyage d'une âme dans l'univers, n'est-il pas symbolisé, dans *Antonin,* par les trains qui passent en grondant sur une voie ferrée, à l'arrière-plan immédiat de la scène où se déroule le récit ? Ces trains qui passent au bord d'une imagination d'enfant, rien ne me paraît plus significatif de l'art de Bosco. Une enfance à l'écoute d'une rumeur de voyage, c'est le bruit même que fait, pour qui sait entendre, le poème de la vie.

EXISTE-T-IL UN STYLE « 1950 » ?

UNE GRANDE ENQUÊTE LITTÉRAIRE (*) DE GÉRARD CAILLET

Nous avons publié la semaine dernière les premières réponses à notre questionnaire. A celles-ci doit s'ajouter une rapide et nette intervention d'Henri Mondor ; aux trois questions posées l'auteur de *la Vie de Mallarmé* répond :

1° Lorsqu'on voit le succès si légitime de *Madame de...*, de *Mémoires d'Hadrien, du Rivage des Syrtes,* on peut se demander si les prestiges d'une forme classique ne retrouvent pas leur primauté ; mais si j'avais à désigner un jeune auteur de séduction tout actuelle je crois que je citerais Roger Nimier ; 2° L'enrichissement n'est pas douteux. Parmi les Français auxquels le début de ce siècle a visiblement dû le plus, ne peut-on pas retenir Stendhal, Rimbaud, Mallarmé, Barrès, pour les vingt premières années, et, pour les vingt autres, cinq ou six vivants que je renonce à énumérer, et parmi lesquels Malraux est le plus jeune ? 3° Certaines modes de mots se révèlent en effet. Par exemple : présence, message, climat, engagement, révolte, etc., et vingt que je passe ; mais la patine ou la gomme du temps se charge du choix.

Voici trois nouvelles questions :

CINQUIÈME QUESTION :

Le « style canaille » vous paraît-il avoir pour père L.-F. Céline ?

PIERRE MAC ORLAN. — Non. Il a été créé par le décor et le besoin.

ETIEMBLE. — J'ai lu Villon, Jehan Rictus, etc.

CHARLES BRAIBANT. — Certainement non.

PIERRE DESCAVES. — Céline dépassé. Père dévoré par son propre enfant.

HENRI MONDOR. — L'influence marquante de L.-F. Céline me paraît avoir dépassé celle d'une forme du langage, et si j'avais à ne qualifier que celle-ci je ne suis pas sûr de retenir l'adjectif : *canaille.*

ISIDORE ISOU. — James Joyce par le monologue intérieur a élevé le langage parlé et les jeux de mots au rang de l'art. Céline a introduit en France ce style. Mais l'*argot* ne s'est pas enrichi. L'art seul en a profité.

SIXIÈME QUESTION :

Trouvez-vous que le « style canaille » soit un accident littéraire comparable à celui des grands rhétoriqueurs ou le chaînon d'une évolution ?

PIERRE MAC ORLAN. — C'est un peu en dehors de la littérature au début. Il ne la rejoint que par les écrivains, en certaines circonstances.

ETIEMBLE. — Accident littéraire, il se peut, chez Céline (je n'en sais rien), le style « canaille » tend à devenir chez Queneau gracieusement académique ; il pourrait dès lors commencer une évolution qui en ferait plus tard le style favori du réalisme socialiste. Autant cracher en l'air et se demander s'il pleuvra.

CHARLES BRAIBANT. — Accident.

PIERRE DESCAVES. — Accident. Vieille mécanique, déjà périmée. Raymond Queneau a fait davantage — et utilement — en tentant d'incorporer au style écrit la tournure du « parlé ».

HENRI MONDOR. — L'obscénité et la scatologie écrites m'ennuient jusqu'au bâillement ou au dégoût ; mais dans la littérature orale, entre hommes, certaine gaillardise a ses bons moments. S'il ne s'agit que de malice canaille ou d'érotisme de papier, leurs pères, en France, n'ont jamais manqué.

ISIDORE ISOU. — En tant qu'élément esthétique, il est le chaînon d'une évolution.

SEPTIÈME QUESTION :

Pensez-vous, comme le suggère Jean-Paul Sartre, que « les exigences toujours neuves du social ou de la métaphysique engagent l'artiste à trouver une langue neuve et des techniques nouvelles » ?

PIERRE MAC ORLAN. — Oui.

ETIEMBLE. — La langue est un système de conventions : les arts, des systèmes de conventions ; si les systèmes sont bien choisis, ils valent en tous lieux, à toutes les époques : je ne crois pas qu'on puisse penser plus fortement ni mieux écrire que Tchouang Tseu ; on ne dessinera jamais mieux que les peintres des grottes de Lascaux. (En architecture il en va différemment ; à nouveau matériau, formes nouvelles ; il en va différemment, je veux dire : il en devrait aller différemment.)

CHARLES BRAIBANT. — Oui, mais j'ai l'horreur des lieux communs exprimés en jargon philosophique.

PIERRE DESCAVES. — Le social l'emporte sur la métaphysique, qui suit... à la traîne.

HENRI MONDOR. — Pour Sartre, dont la force et le rayonnement ont été, on ne peut le contester, l'un des signes précoces de notre convalescence récente, il y aurait trop à dire pour oser le résumer en trois lignes. Permettez-moi un vœu gratuit : si la puissance lucide d'un Sartre et le raffinement formel d'un Thierry Maulnier se trouvaient un jour associés, de quel chef-d'œuvre tragique le théâtre ne pourrait-il pas se trouver enrichi !

ISIDORE ISOU. — Les exigences créatrices ne dépendent pas du « social » *(sic)*. Elles résultent des branches esthétiques en soi ou des valeurs économiques inconnues dans l'économie ou la métaphysique contemporaines.

(*) Voir *France-Illustration* des 12 et 19 avril.

L'ARDÈCHE OFFRE AU VISITEUR LES RICHESSES LES PLUS VARIÉES

PAR PAUL MOUSSET

« Si l'Ardèche était un mouton,
Vallon en serait le rognon. »
(Proverbe local.)

S'il pleut à Paris ou si, d'aventure, le temps s'y montre maussade, croyez-moi : prenez un train de nuit à la gare de Lyon. Une dizaine d'heures plus tard, au petit matin, de bonnes voix bien timbrées, des voix annonçant : « Montélimar ! » vous réveilleront. Descendez à la gare suivante, à Pierrelatte. Le ciel y est d'un bleu si tendre, l'air si léger que pluie, froid et vent en deviennent inconcevables. Qu'une auto vous emporte alors sur la rive ouest du Rhône, que vous rouliez sur la route de Vallon, et bientôt se découvrira un pays dont on soupçonne mal variété et richesses : l'Ardèche.

... Cette randonnée, je viens de l'accomplir sous les auspices du Syndicat d'initiative vallonnais et de son président : M. Jean Mazer. Elle date de quelques jours à peine. Les souvenirs de ses débuts se fondent pourtant déjà dans ma mémoire, embellis de teintes rappelant celles de certains contes de Daudet. Car, une fois traversé Bourg-Saint-Andéol, la route — une route merveilleusement entretenue, comme toutes celles de là-bas — escalade une montagne. A droite, à gauche, au gré des lacets, un panorama, embué de chaleur, se déroule jusqu'aux Alpes. Mais le long des pentes que gravit l'auto, c'est le royaume de la pierre ; c'est la garrigue. Sur de vastes étendues chênes verts, cades, houx, genévriers poussent à foison. Le parfum du buis se mêle à celui du thym. Çà et là, quelques mélèzes. Sur la route, d'un gris bleuté, personne. Qu'on coupe le moteur, le silence s'abat ; un silence léger lui aussi, un peu mystérieux ; le silence empreint de magie que l'on observe à Vézelay ; un silence qui pénètre l'esprit, détend le corps, pacifie l'âme. De temps à autre un lapin, dont ne s'aperçoit guère que la queue blanche, franchit en trois bonds le chemin. « Un régal, ces lapins, me dit celui qui m'accompagnait. Pensez donc ! Bourrés comme ils sont des herbes de la montagne. Mais quand on chasse, il faut tirer vite ! Avec tous ces buissons... » Que de choses j'appris, et combien j'en retrouvai d'autres, oubliées, tandis que M. Bonnaud, garagiste vallonnais, m'emmenait ainsi de Pierrelatte à Vallon ! L'Ardèche, qui occupe presque entièrement l'ancienne province du Vivarais, n'est point un département banal. Au nord : pâturages et assez hautes montagnes ; au centre : châtaigneraies ; au sud : un gigantesque plateau calcaire creusé de vallées, de défilés, de gorges... Là se calment, s'apaisent, s'endorment les derniers contreforts des Cévennes. Là pousse la vigne. Là vit surtout une des populations les plus accueillantes, les plus dignement aimables qu'il m'ait été donné de rencontrer depuis longtemps. Mais ne brûlons pas les étapes.

On ne parvient à Vallon qu'après une descente, par de nouveaux lacets aux pentes assez rudes, sur l'autre versant de la montagne. Le bois remplace la garrigue. On contourne des croupes auxquelles s'accrochent les vestiges de châteaux du temps d'Henri IV. Les peupliers se couvrent de feuilles toutes neuves. Les lilas sont en fleur. Une ville de deux mille habitants se révèle enfin au creux d'une vallée, notre but : Vallon.

La vue la meilleure de cette jolie petite cité : (« *Si l'Ardèche était un mouton,* affirme un proverbe local, *Vallon en serait le rognon* »), on l'a, je crois, de la route qui s'en va vers Ruoms quand, à la fin de l'après-midi, la chaleur se dissout dans un pétillement joyeux. Comme la plupart des agglomérations ardéchoises, Vallon s'enclôt d'abord de murettes, de meurgers de pierres sèches, entre lesquels des ceps de vigne sortent d'une terre bien labourée. Cerisiers, pruniers, amandiers montrent un peu partout leurs boules blanches ou roses. Les hauts pinceaux noirs de cyprès déjà provençaux jettent un rien d'austérité sur le paysage. Les mûriers taillés ras tordent encore leurs moignons. Puis les toits se mettent à moutonner ; les maisons se pressent, s'escaladent l'une l'autre jusqu'à l'église, juchée au sommet de la colline. En toile de fond : des montagnes aux courbes assouplies. Délaissant la rue principale, on rentre, on remonte dans la ville par des ruelles pavées, moussues, étroites, où les fenêtres s'égaient parfois de giroflées ; où, toutes de pierres grises aux reflets orange, les demeures se dressent, droites et lisses, avec quelque chose de la forteresse, de la hauteur protestante. Mais, en ce pays que les guerres de religion ravagèrent, protestants et catholiques semblent avoir fait la paix. Seul indice de désaccords anciens, la plaque émaillée apposée sur la façade du presbytère : « En souvenir du vote du 19 janvier 1902. Vive la liberté ! *La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui.* Extrait de l'article IV de la Déclaration des Droits de l'Homme. » On me l'avait dit, du reste, le matin même, à l'heure sacro-sainte du pastis : « Oui, le temple et l'église vivent aujourd'hui en bonne harmonie... »

Nous étions assis à l'intérieur d'un des cafés locaux, dans une de ces salles spacieuses, aux plafonds très élevés qui, comme toutes celles de ce pays où la place ne manque pas plus que ne fait défaut la pierre, sont le lot commun. Plusieurs personnes se trouvaient rassemblées. La plupart d'entre elles appartenaient au Syndicat d'initiative : tels son président honoraire, M. Laudier, qui à quatre-vingts ans sonnés en paraît cinquante et pilote sa voiture avec une maestria de jeune homme ; son président actuel, M. Mazer ; son vice-président, M. Ozil ; et quelques autres qui m'excuseront de ne pas me rappeler l'orthographe exacte de leur nom. La chaleur, assez forte, du dehors expliquait les palmiers poussant sur la place, devant cet ancien château comtal aux lignes nobles devenu la mairie. Mais dans le café l'atmosphère était douce. Tous ces hommes qui, semblant considérer l'apéritif comme un rite, ne se hâtaient ni de commander ni de boire s'exprimaient en gens posés, de sens rassis, avec cette pointe d'accent méridional qui donne de la bonne humeur aux moindres propos. Rarement trouvai-je bienveillance aussi grande chez quiconque, non plus qu'amour aussi profond de la petite patrie. Ils étaient fiers d'elle et entendaient me faire partager leur fierté. Mais alors que je les questionnais sur le passé de Vallon, sur les luttes dont elle fut l'enjeu, ils préféraient s'étendre sur les réalisations du présent. Sans doute me parlèrent-ils des duretés de l'occupation allemande, du massacre de toute la population d'un village, véritable Oradour ardéchois. Mais s'ils tiraient orgueil du fait que M. André Siegfried fût vallonnais par son mariage, ils aimaient également, je le voyais bien, dire ce qu'ils faisaient, et leurs projets. J'avais affaire là à des vignerons, ce qui jamais ne laissera Bourguignon insensible, et des vignerons de terrains chauds. (Ceux des vallons froids, à Barjac, à Saint-Jean-de-Maruéjols, où la vigne pousse moins bien, se révèlent moins expansifs, me confia-t-on.) On discutait donc de vignobles. On vantait les vins du cru — côtes du Vivarais — des aramons qui glissent sous la langue, les blancs fruités. On me signalait la cave coopérative fondée en 1925 par M. Mazer (qui, vraiment éclectique, s'est fait le promoteur de la culture du riz en Ardèche). 22.000 hectos vinifiés l'an dernier, contre 3.000 en 1925 ! On me disait encore : « Il faudra que vous voyiez la distillerie coopérative. Elle centralise le marc de toutes les coopératives de la basse Ardèche. Plus de 6 millions de kilos par an. »

J'esquissai un bilan. Me souvenant du canal — aperçu du train — destiné à alimenter le barrage de Donzère-Mondragon (autant de terre remuée qu'à Suez, est-ce exact ?) évoquant aussi ces champs, ces terres

PRÈS DE PONT-D'ARC, UNE VASTE OUVERTURE NATURELLE DANS UNE FALAISE CALCAIRE. UN BATELIER, PLUTOT QUE DE VOIR CHAVIRER SES PASSAGERS, SE JETA A L'EAU. LE PRÉFET PRIT UNE RAME TANDIS QUE L'ON SÉCHAIT LE BATELIER REPÊCHÉ.

A GAUCHE : L'ACTIF PRÉSIDENT DU SYNDICAT D'INITIATIVE VALLONNAIS, M. JEAN MAZER. A DROITE : M. DE JOLY, PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ SPÉLÉOLOGIQUE DE FRANCE.

jalousement cultivées entrevus depuis mon arrivée, pensant enfin au parfait état des routes, je remarquai :

— J'ai l'impression que vous ne chômez pas, par ici...

— Eh ! non, me répondit quelqu'un, avec son accent ensoleillé. Là-haut, à Paris, au parlement... ils n'arrêtent pas de parler. Mais ici on travaille...

Certes ! Ces gens du Sud que, dans une brume confuse, Paris s'imagine trop souvent paressant à l'ombre d'un bastidon débordent d'activité. Mais, bien qu'elle tienne déjà de la Provence, l'Ardèche n'est pas le vrai Midi. En tout cas, ceux de ses habitants que j'ai vus ne pensent qu'à développer leurs ressources. Ruoms, par exemple, à une quinzaine de kilomètres de Vallon, a des brasseries qui, depuis 1860, fournissent en bière appréciée le Midi, l'Algérie, le Maroc. Ruoms possède en outre une pierre célèbre, non gélive, inusable, un véritable marbre, dont l'Indochine s'est servie pour des monuments et Toulon, pour ses quais. « Ah ! m'a-t-on souvent dit, quel dommage que pour exploiter notre pierre on ne monte pas une véritable affaire industrielle... »

POURTANT je ne voudrais pas non plus qu'on se représentât les Ardéchois aimables que le hasard m'a fait connaître comme des provinciaux uniquement guidés par le profit. A ce propos, une phrase m'a été chère, que je ne résisterai pas au plaisir de rapporter, une phrase de M. Mazer.

Il me conduisait dans les défilés de Ruoms, à bonne allure, le long d'une route taillée à flanc de falaise, une route qui souvent emprunte des tunnels creusés dans le rocher. A plusieurs dizaines de mètres en contre-bas coule l'Ardèche, absolument transparente sur un lit de galets. Des peupliers, émus par le printemps, y miraient le plumetis vert pâle dont se paraient leurs branches. Mais ce qui fait l'étrange beauté de ce défilé, c'est que la rivière y occupe le fond d'un véritable cañon, moins gris que blanc, d'un blanc grisâtre d'os desséché par le soleil, aux murailles abruptes et striées horizontalement depuis des millénaires par les eaux qui s'engouffrèrent dans ce ravin. En les contemplant, et sans qu'on sache trop pourquoi — peut-être à cause de leur couleur, ou encore de ces stries rappelant celles provoquées par le sable, le vent, le vent de sable — on songe à des ruines chaldéennes, à certaines parties usées, frottées, polies, d'anciens temples khmers. La rivière, elle, inspirait des pensées plus modernes.

— Un paradis pour les amateurs de canoe, remarquai-je. Vous en avez, paraît-il, beaucoup chaque année... Puis, croyant qu'en Ardèche il faut, comme ailleurs, parler argent aux hommes d'affaires : Offrent-ils, du point de vue commercial, grand intérêt pour l'arrondissement ?

— Oh ! répliqua aussitôt M. Mazer, avec son sourire d'homme très au fait de beaucoup de choses, cela n'a pas d'importance. Ils sont jeunes. Ils sont gentils. Ils apportent de l'animation. Nous ne leur en demandons pas davantage. Il ajouta : D'ailleurs, le 31 juillet prochain, la Croisière internationale des canoéistes organise un camp à Vallon. Pendant trois jours ils resteront dans les gorges de l'Ardèche.

— Vous en semblez content ?

— Très. Je vous l'ai dit : on les aime bien ici.

Je ne sais plus qui a déclaré de l'Ardèche — eh ! si, je le sais : le grand Larousse, dans son ultime édition d'avant la dernière guerre : « En dépit de ses sources thermales et de ses beautés naturelles, cette région est restée jusqu'ici peu fréquentée des touristes. » Après trois jours passés dans les environs de Vallon, qu'on me permette de le clamer bien haut : si le Larousse dit toujours vrai, les touristes ont tort ! Une vue plongeante des défilés de Ruoms me l'a montré. Une visite à l'aven d'Orgnac confirma cette impression première. De façon définitive la descente de l'Ardèche me l'a prouvé.

J'AI déjà parlé de M. Laudier. C'est lui qui, au volant de sa voiture, voulut bien me conduire, par delà vallée et montagnes, jusqu'à ce gouffre, dont la dernière caverne se creuse à 180 mètres sous la terre et qu'explora pour la première fois, le 19 août 1935, le président de la société spéléologique de France, M. de Joly. C'est encore lui qui, avec M. de Joly, me guida dans la visite de ces cavernes, et encore de ces cavernes. Mais c'est de Mme Etienne Fatou, que je retrouvai dans son château de Salavas, à petite distance de Vallon, un château à la vue « imprenable » sur 100 kilomètres, que je tiens la description la plus pittoresque de « l'invention » de cet aven. Car elle fut la seconde femme à y descendre, une descente de 50 mètres, suspendue à une corde dont on s'aperçut plus tard que les épissures avaient été faites dans le mauvais sens. Une lampe fixée au front, elle pénétra dans les ténèbres de grottes souterraines, des grottes jonchées depuis des siècles de squelettes d'animaux ou même d'êtres humains et hérissées de stalagmites. « Maintenant, me dit-elle, je n'y veux plus aller. On a construit un tunnel, aménagé des escaliers en ciment, scellé des rampes de fer. On y a mis l'électricité et baptisé les stalagmites. » Pour un peu elle eût ajouté : « Ce n'est plus sérieux. »

Regrets respectables. Mais je dois reconnaître que, pour un simple touriste, l'électricité, agencée en éclairage indirect avec tout l'art d'un maître ès lumières, ajoute beaucoup au pittoresque grandiose de ces salles qui se succèdent en s'enfonçant toujours plus avant dans la terre. Car en ces cavernes aux dimensions considérables, dont les plafonds, mesurés au ballon-sonde, vont de 15 à 86 mètres, une forêt de stalagmites jaillit d'un sol bouleversé. Et qu'on ne se figure pas des colonnes grêles, des concrétions calcaires en dent de requin ! Sans doute se heurte-t-on ici et là à des piliers « en soucoupes » accumulés l'un sur l'autre, droits et minces comme des fûts d'aréquiers. Mais il semble surtout que la Nature se soit ingéniée à multplier les formes les plus inattendues, les plus baroques, les plus

LE DÉCOR « MADRÉPORIQUE » D'UNE DES SALLES DE L'AVEN D'ORGNAC, DÉCOUVERT EN 1935, QUI ATTIRE LES VISITEURS PAR DIZAINES DE MILLIERS. L'ESCALIER (AU PREMIER PLAN A DROITE) PERMET DE JUGER DE LA TAILLE DES STALAGMITES.

formidables, les plus hallucinantes. Et si je n'apprécie pas beaucoup, moi non plus, que les plus curieuses de ces pétrifications aient reçu un nom, qu'on y trouve « la Vierge à l'Enfant », « l'Ananas », « le Satyre », l'honnêteté force à convenir que ces appellations ne sont pas usurpées. A dire vrai, l'esprit, éperdu, hésite longtemps à étiqueter les impressions confuses, contradictoires qu'il ressent. Tour à tour, au hasard de la promenade, il s'émeut devant un « buffet d'orgue », devant des calcifications qui paraissent perpétuer des fantômes. Là où surgissent des constructions toutes d'élégance et de sveltesse, il se croit en présence de toitures cambodgiennes ou hindoues. « Des peuples, dit M. de Joly, dont l'architecture a dû s'inspirer de stalagmites semblables à celles que nous contemplons, mais qui, elles, se cachent au fond

e grottes de l'Himalaya. » Soudain les imaginations vagues que l'on s'efforçait de ordonner se précisent. Tantôt effilés, tantôt massifs, les piliers sur lesquels se rochent les plus fines efflorescences dévoilent enfin ce qu'ils suggèrent : une jungle e madrépores dans la lumière glauque des mers du Sud. Et les touristes qui les ontournent — plusieurs dizaines de milliers chaque année, n'en déplaise au arousse — font figure de bancs de poissons glissant entre des coraux, à l'intérieur 'un lagon... Simple image. M. de Joly, qui énumère les étapes de ses découvertes t les réflexions auxquelles, de mètre en mètre, celles-ci l'amenèrent, ouvre à la ensée des champs autrement vastes. Quelle leçon de choses ! Quelle leçon 'humilité !... Une stalagmite s'est abattue. Elle repose, couchée de biais, montrant a cassure nette de son tronc. Un tronc de plusieurs mètres de diamètre. Son oids ? des dizaines de tonnes. Or cette pièce, qu'une de nos grues les plus odernes ne soulèverait pas seule, tire son origine d'une gouttelette d'eau nprégnée de calcaire... Arithmétique des moins compliquées : « Sachant que, dans aven d'Orgnac, une goutte d'eau tombant toutes les x minutes met x temps à produire une nappe calcaire de x dixièmes de millimètre, combien faudra-t-il de temps pour qu'elle produise un pilier de 50 tonnes et de 2 mètres de diamètre ? » On écoute M. de Joly, dont le masque basané fait songer à celui d'un chef indien de la haute époque. On l'entend jongler avec les centaines de milliers, les millions d'années. Et l'on se retrouve très petit, et terriblement jeune, 180 mètres plus haut, au grand air, à la sortie du cinq cent cinquantième des gouffres qui n'ont plus de secret pour le président de la Société de spéléologie.

Il serait beau qu'on représentât M. de Joly comme un précurseur se heurtant à l'incompréhension de ceux qui l'entourent. Non. Dans ce département d'une originalité criante, où des cultivateurs *illettrés* discutent de fouilles, de couches de terrain, d'ères géologiques avec une assurance et une science de praticiens, la préhistoire appartient à tous. Elle contribue à cette sagesse qui frappe chez les paysans de l'endroit. « Il y a cinq cent mille ans, vous dira l'un d'eux comme s'il s'agissait d'hier, ou peut-être un million d'années, l'Ardèche suivait ce cours. D'où les marques d'érosion que l'on observe ici, que l'on remarque là...

En effet, j'aurais dû le dire plus tôt, cette expédition à Vallon répondait à un dessein bien précis : la descente de l'Ardèche. Le Syndicat d'initiative, qui se prodigua pour ses hôtes, l'avait organisée de longue main. Quelques journalistes avaient été conviés. Ils devaient faire escorte à l'un des élus du pays, l'actuel ministre de la Santé publique, M. Ribeyre. Las ! M. Ribeyre ne put venir. Mais, entre autres personnalités, un sénateur, M. Franck Chante, et le préfet de l'Ardèche, M. Aimé Jeanjean, rehaussèrent de leur présence l'éclat de l'excursion. On s'entassa donc dans des bateaux. On alla de Pont-d'Arc à Saint-Martin-d'Ardèche. Quelques mots qui traduisent bien mal la splendeur de ce qu'il nous fut donné de voir et — pourquoi ne pas l'avouer ? — les émotions que nous procurèrent quatre heures de barque sur une trentaine de kilomètres.

Bien que le sujet le mérite, je ne m'en ferai pas l'historien fidèle. Ce seraient des pages et des pages qu'il me faudrait aligner les unes à la suite des autres, tant le décor changeait constamment, tant nos bateliers se révélaient riches en anecdotes sur les lieux dont nous longions les rives. En bref, ceux d'entre nous qui aiment pêcher la truite mouraient d'envie devant les eaux claires chantant sur les cailloux qui précèdent le Pont-d'Arc. Lorsque nous partîmes, le soleil brillait. Le Pont-d'Arc, cette falaise calcaire à travers laquelle l'Ardèche se fraya jadis un chemin, dressait sa masse aussi haute que les tours de Notre-Dame, une masse forée en son centre d'une ouverture de 40 mètres et large de 60. On passa devant une grotte découverte par l'abbé Glory et qui renferme, paraît-il (son aménagement se termine), de beaux dessins préhistoriques. On donna un regard au château d'Ebbo, ancienne annexe de la maladrerie où le moyen âge confinait les lépreux. Les barques volèrent sur des rapides qui ne le cèdent en rien à ceux de la Laponie. Nous voguions au fond d'un cañon, large, aux parois presque verticales, des falaises atteignant, dépassant 200 mètres et que des coulées minérales teintent d'ocre et de pourpre. Cela, au milieu d'une végétation d'un vert noir, où éclatait par endroits le violet rose des arbres de Judée. Brusquement une muraille s'élevait, contre laquelle il semblait qu'on dût se fracasser. Mais par un crochet aigu la rivière se rabattait sur elle-même. D'autres rapides se démasquaient, qu'on abordait selon des routes traditionnelles. Tranchant sur la grisaille des rives, des rochers verdoyaient. De ce verdoiement une source, ou, comme on dit là-bas : « une fontaine », était la cause. Et les tournants succédaient aux tournants, les plages de galets à d'autres plages de rocher poli. On ne vit point de lamproies, qui, de la mer, montent se reproduire dans l'Ardèche. On ne vit pas non plus de ces castors, signalés par César, bien que l'espèce en subsiste. Du moins leurs petites dents avaient-elles laissé des traces, les bateliers nous les montrèrent, sur des troncs de saules et de hêtres. Puis — incident — à la hauteur des Abeillères, après la traversée d'un rapide, un batelier sentit précaire l'équilibre de son esquif. Plutôt que de faire chavirer les notabilités dont il avait la charge, il se jeta à l'eau. On l'en tira. On le sécha. L'aramon le réconforta.

Le terme du voyage vint trop tôt. Une charmante petite ville aux rues sablonnées, Saint-Martin, nous reçut. Un micro de la Radiodiffusion nationale recueillit des paroles dont je souhaiterais que certaines, celles notamment du sénateur Chante, devinssent historiques. Car, après avoir vanté « le paysage dantesque » des gorges, M. Chante célébra l'Ardèche, ancienne province romaine, « où le génie d'Athènes rejoint la gloire de Rome ». Puis en auto, la nuit tombée, on regagna Vallon.

Après tout cela, pensera-t-on, plus rien ne valait la peine d'une visite. Quelle erreur ! Le docteur Fatou, qui, mieux que personne, connaît la basse Ardèche et son passé, me le montra du reste. Abandonnant la préhistoire pour l'histoire, c'est alors que j'entendis parler des guerres de religion ! Des noms tels que Merle de la Gorce, Mathieu d'Uzès, Montréal, le sire de Balazuc, le duc de Joyeuse, Rochecolombes, La Chadenède, les Voguë sonnèrent à mes oreilles. Ces grands morts m'accompagnèrent tout au long d'une promenade à travers causses et plateaux ; au milieu de ce bois, unique au monde, de Païolive, où les arbres s'allient à la pierre, où le calcaire érodé simule des combats de bêtes fauves ; parmi des vallons rafraîchis d'eau limpide ; dans une contrée où les châteaux féodaux succèdent aux ruines de châteaux plus anciens.

« Vous ne vous attendiez pas à ce que vous avez vu ? me dit-on, quand, recru d'étonnements, je repris le train, à Montélimar. »

Non, je ne m'y attendais pas. Mais si je m'attache un jour à parcourir les coins trop peu connus de France, je doute qu'aucun me captive plus que ne l'a fait l'Ardèche, dans la région de Vallon...

Photographies Paul Mousset et Alix.

MONTGOMERY CLIFT ET LES DEUX VEDETTES FÉMININES D' « UNE PLACE AU SOLEIL » : ELIZABETH TAYLOR (EN HAUT) ET S. WINTERS (EN BAS).

L'OPINION DE DENIS MARION
SUR « UNE PLACE AU SOLEIL »

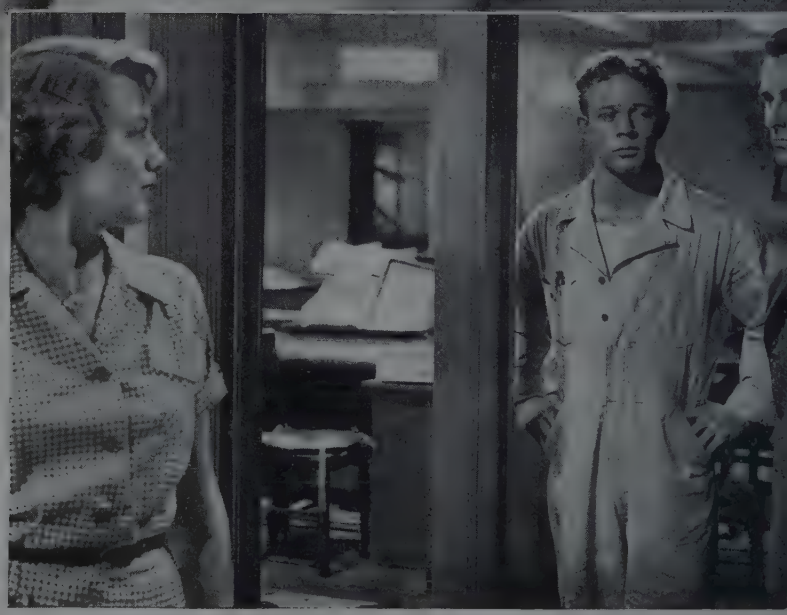
COMME les livres, les films ont leur destin. Celui de l'adaptation d'*une Tragédie américaine,* le chef-d'œuvre de Theodor Dreiser, mérite d'être esquissé.

La Paramount en avait acquis les droits. Ce fut l'un des sujets qu'elle proposa à Eisenstein quand celui-ci vint aux Etats-Unis. On a conservé le traitement qu'il en fit en collaboration avec Ivor Montagu. Du point de vue technique, on y trouve une curieuse innovation pour l'époque, car par la suite elle devait être utilisée à satiété : pendant le canotage sur le lac le conflit de Clyde s'exprime en un monologue intérieur où une voix lui répète sans cesse « Tue ! » et l'autre, « Ne tue pas ! ». Lorsque Eisenstein présenta son travail au producteur, celui-ci, avant de le lire, posa simplement la question capitale à son point de vue :

— Coupable ou non coupable ? (Entendant par là comment les scénaristes présentaient la conduite du protagoniste.)

— Non coupable ! répliqua avec assurance Eisenstein, qui, en bon marxiste, imputait à l'organisation capitaliste de la société le crime par lequel un petit arriviste se débarrassait de sa maîtresse enceinte.

Pour cette raison ou pour une autre il ne tourna pas ce sujet, qui fut tourné quatre ans plus tard par von Sternberg avec Philip Holmes et



★

Lorsque l'Association française de la Critique cinématographique décida de patronner un cinéma d'essai, nombreux furent ceux qui lui prédirent un échec à la fois artistique et financier.

Or, après deux années d'expérience, son succès vient d'être couronné par la reprise de « Jeanne d'Arc », qui tient l'affiche depuis dix semaines.

Ayant démontré qu'il existe un public pour les films de qualité, le cinéma d'essai va prendre un essor plus large en passant aux Champs-Élysées, au cinéma Lord-Byron.

Son premier spectacle consiste dans un film américain sur les préjugés raciaux, réalisé par Joseph Losey et interprété par Mac Donald Carey et Jan Russell : « Haines ». — M. D.

Sidney. Je n'ai pas vu cette version, mais les
s s'accordent pour la trouver à la fois honorable et
cative de la courbe descendante que le réalisateur
d'amorcer avec *l'Impératrice rouge.*

-sept ans plus tard le même sujet est remis sur le
er et confié à un vieux routier d'Hollywood,
e Stevens, dont les titres, d'ailleurs non négli-
s, consistent surtout à avoir dirigé des comédies
ales avec Fred Astaire et Ginger Rogers, un *Gunga*
qui ne manquait pas d'allure épique et cette ravis-
évocation du quartier suédois de San-Francisco :
ember Mama. Le plus curieux est qu'il s'est remar-
ement tiré d'affaire et qu'*une Place au soleil* est
s meilleurs films américains récents. (Par exemple,
très supérieur au *Gouffre aux chimères,* où Billy
er a poussé jusqu'au mélodrame, agaçant à force
prémédité, le complexe de culpabilité qui est à la
de tous ses films.)

mmençons par trois critiques. Tout l'arrière-plan
— capital dans le roman pour expliquer la psycho-
des personnages — est réduit à quelques brèves
ons, pittoresques mais insuffisantes. La distribu-
pour bonne qu'elle soit, n'est pas absolument
incante. Shelley Winters est de premier ordre, mais
nque à Montgomery Clift quelque chose pour que
puissions nous identifier avec le malheureux Clyde.
lizabeth Taylor est une *flapper* plutôt qu'une
ue. Enfin, précisément à cause d'elle et de sa situa-
de vedette, une déformation délibérée a été imposée
hème : celui-ci est devenu une grande histoire
ur entre le petit employé et la jeune fille richissime,
scandale n'y met pas fin, au contraire de ce qui se
dans le roman. D'où notamment une dernière visite
héritière dans la cellule du condamné, dans la note
ntimentalisme le plus conventionnel.

s mérites sont beaucoup plus importants. D'abord
rsion de Dreiser a été scrupuleusement respectée : le
prémédité n'est pas commis (Clyde est moralement
ysiquement incapable de jeter Roberta à l'eau, bien
n'ait cessé d'y songer pendant des jours entiers),
un crime est bien commis, quoique sans préméditation
un geste de colère de Clyde à l'égard de Roberta
ait tomber celle-ci à l'eau, et il n'essaie pas une seule
de de la sauver). Je ne reprocherai pas au scénariste
metteur en scène d'avoir supprimé l'appareil photo-
hique avec lequel Clyde porte un coup à Roberta
qu'Eisenstein l'ait gardé), car je crois qu'avec le
issement de l'écran tous les spectateurs qui n'ont
lu Dreiser en auraient infailliblement déduit une
tion criminelle, qui n'existe pourtant pas.

sensualité des scènes entre Montgomery Clift et
ey Winters est d'une extraordinaire qualité et ne
e jamais dans l'esthétique de la carte postale galante.
mêle un sentiment de désespoir et de frustration
aractérise leurs amours furtives et condamnées. Les
os qu'ils échangent n'ont rien que de banal, mais
uchotement leur confère une valeur érotique et leur
it dire beaucoup plus que le sens des mots.

convient de souligner l'extraordinaire virtuosité de
arration des premières séquences. Elles consistent
uement en plans très brefs où le dialogue ne joue
rôle accessoire, avec changements continuels de
et de temps, sans que jamais une situation se
loppe en une scène et sans qu'un exposé — mono-
é ou dialogué — nous renseigne sur les événe-
s antérieurs. Néanmoins chaque personnage est
ement défini, leurs relations réciproques sont connues,
roit et l'époque sont suffisamment caractérisés, et
oire, bien qu'elle ne comporte pas pour l'instant de
loppements attractifs, a réussi à accrocher notre
êt. Un véritable modèle pour les scénaristes.

L'OPINION D'YVES GANDON SUR
LE « FAUST » DE MARLOWE ET « BACK STREET »

SUZ. STANLEY ET J. LE POULAIN.

VOILA donc que les « mardis » de l'Œuvre sont en passe de nous offrir les spectacles les plus intéressants de Paris. Après l'*Electre* de Sophocle, *la Tragique Histoire du docteur Faust* de Christopher Marlowe. On ne saurait trop se réjouir du rôle heureusement assumé cette saison par la scène où continue de flotter le souvenir de Lugné-Poe. Ce n'est pas que cette périlleuse résurrection du *Faust* de Marlowe soit sans défauts. Mais les qualités du spectacle mis en scène par l'enthousiaste Jean Le Poulain et, en premier, la foi qu'il a su communiquer à toute sa troupe sont indéniables. Il s'agit ici d'une espèce de guignolade tragique où métaphysique, sorcellerie et théologie se heurtent et s'embrouillent dans la tête fiévreuse du docteur Faust. Rien de commun d'ailleurs entre ce jeune savant en *us* et le héros chenu de Gœthe. Le Faust de Marlowe aspire tout bonnement à la possession du monde, et le Méphistophélès qui se manifeste à lui est un ange déchu, infiniment séduisant et hanté par le regret du ciel. Cependant l'inquiétude de savoir, l'appétit de la toute-puissance se résolvent promptement dans la pièce sous la forme de scènes qui vont de la bouffonnerie au pathétique, et dans un mouvement qui ne ralentit pas un instant. La partie burlesque et blasphématoire, qui se déroule au Vatican, ne surprend pas, si l'on se rappelle la date où écrivait Marlowe : 1590 ! C'était sous le règne de la Grande Elisabeth, qui exécrait Rome et introduisit définitivement l'anglicanisme dans son pays. La scène où, devant un Faust ricanant, les sept péchés capitaux, sous l'apparence de marionnettes, exposent leurs cyniques privilèges est un des hauts moments de l'œuvre, qui participe en quelque sorte d'un music-hall intellectuel. Visions, danses, cauchemars se succèdent à un rythme endiablé jusqu'à la belle scène finale où Faust, sur le point de mourir, connaît déjà les affres de la damnation.

Christopher Marlowe, mort poignardé à vingt-neuf ans, était fort jeune lorsqu'il composa son *Faust* : d'où la verve jaillissante et comme indomptable qui emporte ce texte où, avant Shakespeare, un étudiant à peine sorti de Cambridge apportait à son pays une nouvelle forme théâtrale.

M. Jean Le Poulain a très intelligemment compris que cette pièce de jeune homme devait être montée avec la fougue de la jeunesse. Je ne suis pas de ceux qui pensent que la place de Marlowe, classique anglais, était à la Comédie-Française. La troupe de M. Le Poulain compte, c'est vrai, quelques éléments par trop inexpérimentés. Mais l'ensemble du spectacle apparaît suffisamment homogène et son rythme est satisfaisant.

De même, on a critiqué les costumes, les uns parce qu'ils les trouvaient inutilement fastueux, les autres parce qu'ils les jugeaient bariolés à la limite du baroque. Ce qui m'étonne, pour ma part, c'est que les costumes de Roger Harth, exécutés par Rita Bayance, contribuent avec tant d'ingéniosité chatoyante à créer l'atmosphère de cauchemar obsédant qui est proprement celle de la pièce. La Renaissance anglaise était une époque de raideur et de passion frémissantes, mais ornées.

On aurait pu craindre que le rôle de Faust ne fût un peu lourd pour Jean Le Poulain. Il n'en a rien été. Ce jeune acteur a les épaules larges, et l'accablement, l'ironie, la naïveté, la fureur se reflètent tour à tour sur son visage travaillé par l'orgueil faustien : cette création devra lui être comptée. Plus remarquable encore peut-être est le Méphistophélès de Jacques Amyrian. L'identification de l'artiste à son rôle est, avec lui, totale.

La pièce tirée par M. Michel Dulud du roman de Fanny Hurst, *Back Street,* reprend assez fidèlement la ligne du film qui, avant la guerre, permit à l'actrice américaine Irène Dunne de se tailler le plus beau succès de sa carrière.

C'est M^me^ Suzy Prim qui au théâtre Fontaine tient le rôle d'Irène Dunne. Elle s'y donne sans compter, avec toute la science d'une comédienne qui n'a plus rien à apprendre de son art. Quant à M. Samson Fainsilber, il s'efforce de limiter les côtés antipathiques de son personnage.

SUZY PRIM ET SAMSON FAINSILBER.

PETITES CHRONIQUES

UN COMITÉ FRANÇAIS POUR L'EUROPE LIBRE

Sous la présidence de M. Paul Reynaud, un comité français pour l'Europe libre, qui groupe des personnalités politiques appartenant à des nuances très diverses de l'opinion, s'est constitué récemment. La tâche qu'il s'est attribuée est, selon la définition de l'ancien président du Conseil, « une tâche d'information et d'affection ». Le Comité se propose en effet d'entretenir une solidarité réelle entre des pays que le destin a séparés et qui ont tous — et notamment la Pologne et la Tchécoslovaquie — été unis à la France par des liens d'étroite amitié.

Notre photographie montre, de gauche à droite : MM. Naegelen, ancien ministre; Paul Reynaud ; Henry Frenay, ancien ministre ; Mme Louise Weiss et M. Blocq-Mascart, conseiller d'Etat, secrétaire général du Comité.

LÉGION D'HONNEUR

Dans la dernière promotion au titre des Beaux-Arts nous avons relevé la nomination au grade de commandeur de M. Benoît-Léon Deutsch, président du syndicat des Directeurs de théâtre de Paris, et de M. Carle Dreyfus, membre du conseil des musées nationaux. Parmi les nouveaux officiers : MM. Pierre Aldebert, ex-directeur du théâtre du palais de Chaillot ; Marcel Samuel-Rousseau, compositeur, membre de l'Institut; Jean Sarment, auteur dramatique. Au nombre des nouveaux chevaliers: Mmes Simone Berriau, directrice du théâtre Antoine ; Vera Korène, sociétaire de la Comédie-Française ; Max du Veuzit, romancière ; les peintres Marc Chagall et Chapelain-Midy ; MM. Marc Blancpain, secrétaire général de l'Alliance française ; Curtil-Boyer, président du comité et du musée du vieux Marseille ; Georges Pillement, le violoniste Asselin.

NÉCROLOGIE

François Cogné

A l'âge de soixante-quinze ans vient de mourir le sculpteur François Cogné. Auteur de plusieurs monuments et de statues, dont celle de Clemenceau aux Champs-Elysées, Cogné a exécuté les bustes de quantité de personnages illustres. Il était commandeur de la Légion d'honneur.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE DU COMMUNISME :

Les Cahiers du bolchevisme pendant la campagne 1939-1940, avant-propos d'A. Rossi (Dominique Wapler, 166 p. in 4°). C'est la reproduction intégrale et figurée d'un fascicule — devenu introuvable et dont la Bibliothèque nationale ne possède pas même un exemplaire — publié en janvier 1940 dans la collection des « Cahiers du bolchevisme », par le parti communiste. Depuis juin 1941 — date de l'agression allemande contre l'U. R. S. S. — on ne trouve dans la presse du parti ni allusion ni référence à ce texte. Il offre cependant à l'historien et au sociologue un document de première importance sur l'évolution de la tactique moscoutaire, et le spécialiste très averti des problèmes marxistes qu'est M. A. Rossi lui donne une présentation qui n'en laisse dans l'ombre aucun aspect.

C'est toute l'histoire de la volte-face communiste au lendemain des accords germano-russes d'août et septembre 1939.

On ne saurait naturellement l'analyser en quelques lignes : contentons-nous de détacher ici quelques phrases de M. Molotov qui y figurent en bonne place et empruntent aux événements actuels un regain de signification :

« Une Allemagne forte est la condition indispensable à l'établissement d'une paix durable en Europe. »

« L'idéologie de l'hitlérisme, comme tout autre système idéologique, peut être reconnue ou rejetée ; c'est une question d'opinion politique. Mais n'importe qui comprendra qu'on ne saurait détruire une idéologie par la force ; c'est pourquoi il est insensé, voire criminel, de mener une semblable guerre pour l'anéantissement de l'hitlérisme en la couvrant du faux drapeau de la lutte pour la démocratie. »

« Des notions telles que celles d' « agression », d' « agresseur » ont reçu un nouveau contenu concret et acquis un sens nouveau. On conçoit que nous ne puissions plus utiliser ces notions dans le même sens qu'il y a trois ou quatre mois. »

« Il a suffi que la Pologne reçoive un coup bref, d'abord de l'armée allemande, puis de l'armée rouge, pour qu'il ne restât rien de cet avorton issu du traité de Versailles. »

Ces citations — et bien d'autres — méritaient d'être rappelées au moment où Moscou pose, sous l'angle qui lui convient, le problème de l'unité allemande.

ALBERT MOUSSET.

LA SEMAINE HIPPIQUE

LE CONCOURS INTERNATIONAL DE NICE

La rencontre de Nice a groupé cette année sept nations participantes (Espagne, Portugal, Italie, Irlande, Chili, Cambodge et France). Ce tournoi de grand style, avant-première des Jeux équestres d'Helsinki, dépassait largement le cadre d'une manifestation hippique. Les concurrents étrangers, la plupart officiers montant en tenue militaire, marquèrent la réunion de l'estampille internationale. Certes il ne s'est agi que de passer des obstacles avec le minimum de « casse », mais la joute trouva de l'écho parmi les tribunes ; d'aucuns voulurent y voir la valeur d'un test ou, mieux encore, d'un symbole.

Variées dans leur formule, les épreuves furent échelonnées dans le temps. Deux parcours dans la journée se révélèrent un maximum. Les repos coupaient agréablement le programme. Ce libéralisme permit à nos hôtes de prendre part à des réunions mondaines, comme l'élégant cocktail de la vicomtesse de l'Hermite et le *five o'clock* des comités, tout en respirant l' « aura » de la Côte d'Azur.

Les Espagnols, très en forme, firent bonne impression, en particulier le commandant Ordovas, en selle sur Bohemio, et le commandant Garcia Cruz, interprétant Quoniam à la manière d'un poney de polo. Quels tournants et quelles reprises ! *Tra los montes,* il n'y a pas que l'infanterie qui soit redoutable ! Grosse cote aux Chiliens : du coup d'œil, de la discipline d'équipe. Dans leurs rangs, le capitaine Laraguibel, l'actuel détenteur du saut en hauteur (2 m. 47 sur le cheval Huaso). On applaudit les Portugais en la personne du capitaine Carvalhosa, premier du prix de Monaco avec Mondina particulièrement bondissante. Dans les premiers galops les Italiens se tinrent en réserve, et les Français eurent une série de malchances en dehors de leur volonté. Le Grand Prix de Nice, compétition un peu trop facile sans doute puisqu'elle permit huit tracés sans faute, fut enlevé par le vaillant colonel Corry, de l'armée irlandaise, qui prit le meilleur sur Ballycotton dans le temps record de 1'17"2/5.

Le concours était présidé par M. Jean Médecin, député-maire, et par M. Léon Teisseire, sénateur. A la tête du comité, le vicomte de l'Hermite, secondé du commandant Verneuil. Aux obstacles, le colonel de Taurines ; à l'organisation générale, le commandant Thérond.

TRÉ-HARDY.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Peintures d'Emmanuel Lamotte

« Un peintre jeune dont la technique est hardie, moderne et toute ruisselante d'inspiration neuve et qui, cependant, cherche la beauté... » Ainsi Michel de Saint-Pierre présente Emmanuel Lamotte, qui vient d'exposer ses œuvres (du 2 au 26 avril) à la Galerie Paul Ambroise. Les toiles de cet artiste portent en effet la marque d'une personnalité qui, sans renier l'héritage des siècles passés, garde intacte toute son originalité.

Au vernissage on remarquait au nombre des personnalités M. Maurice Bedel et les grands acteurs Pierre Fresnay et Yvonne Printemps, que l'on reconnaît sur notre photographie en compagnie d'Emmanuel Lamotte.

LES ÉCHANGES BOURBONNAIS-LORRAINE

Une émouvante manifestation de solidarité nationale s'est récemment déroulée à Moulins, où furent reçues les délégations des communes vosgiennes de Jeanménil et de Saulcy-sur-Meurthe, filleules du chef-lieu de l'Allier.

C'est en 1945 que fut créé à Moulins un comité de parrainage Bourbonnais-Lorraine, qui s'assignait pour tâche d'aider à la renaissance des villages lorrains détruits par la guerre. Sous l'impulsion de ce comité, auquel toutes les personnalités locales apportèrent leur appui, les trente cantons de l'Allier entreprirent de secourir vingt-sept communes du département des Vosges. Les municipalités des grandes villes, notamment de Vichy, Montluçon et Moulins, rivalisèrent d'ingéniosité pour combler de dons et d'attentions délicates les villages qu'elles avaient pris en charge.

Les délégations de Jeanménil et de Saulcy ont donc apporté à Moulins, dans des urnes de grès flammé, le parchemin officiel qui conservera le témoignage de la générosité bourbonnaise. A cette occasion se déroulèrent dans la ville plusieurs cérémonies, pour lesquelles Orléans avait prêté l'étendard de Jeanne la Lorraine.

LES SPECTACLES

ATELIER
LA TÊTE DES AUTRES
de MARCEL AYMÉ
Location 14 jours d'avance

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Mardi 29 avril
21 h. (Kiesgen-de Valmalète)

Société Philharmonique de Paris
Vasso DEVETZI
Haendel - Scarlatti - Beethoven - Fauré, etc.

BIBLIOPHILIE
OUVRAGES de luxe pour collectionneurs, inédits, impeccables à petit tirage, d'après les textes PRINCEPS galants du XVIII°, illustrés par : CHIMOT, TOUCHET, BECAT, SAINTE-CROIX, etc. chez les éditeurs d'Art ERYX, 120, Bd de la Chapelle, PARIS-18°.
Planche spécimen contre 15 timbres par Artiste
CATALOGUE FRANCO

Un livre d'art d'une valeur exceptionnelle :
STENDHAL : "DE L'AMOUR" en 2 vol. avec 32 eaux-fortes orig. de GRAU SALA
Édition numérotée, sur vélin. . . Fr. 9.500
Encore quelques exemplaires disponibles des œuvres compl. de VERLAINE, en 6 vol. sur vélin, avec 96 eaux-fortes en couleurs, au prix de Fr. 22.000.
ÉDITIONS ANDRÉ VIAL, 7, rue Lebouis - Paris 14°
Facilités de paiement sur demande

4ème ANNÉE DU TRIOMPHAL SUCCÈS
Roger Nicolas dans BARATIN
à l'EUROPEEN
Tous les jours à 20 h. 30 sauf mardi. Mat. dim. à 14 h. 45

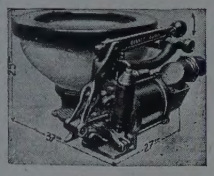
ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

DEUX ACCESSOIRES

réellement indispensables compléteront votre confort à bord de votre bateau.

a) La toilette porcelaine s'effaçant dans l'épaisseur de la cloison.

b) Le Kid (w.-c. de format réduit), offrant tous les avantages des grands. La même maison construit tous autres accessoires, tels que chaînes, ancres, compas, lochs, winches, etc.



Éts. Cl. BONNET ET FILS, 4, rue de la Bastille, Paris. Tél. : ARC. 95-00.

SURDITÉ VAINCUE

AMÉLIORATION progressive d'audition. Elimination de bourdonnements avec Micro-Tympan américain du docteur Reichmann, invisible, SANS PILE NI FIL. Notice discrète gratuite sans engagement, J. ROUFFET et Cie (service XG), 23, rue Saint-Michel, Menton (Alpes-Maritimes).

« L'AUTOMOBILE » VOUS DÉVOILE

DANS son numéro d'avril : Tout ce qu'il faut savoir avant d'acheter une voiture d'occasion. — La vérité sur les nouvelles voitures. — Le règlement du championnat du monde « économie-moyenne »... et le supplément spécial *Sports mécaniques*.

En vente partout ; à défaut contre 80 francs à *l'Automobile*, 8, rue de Milan, Paris.

FAITES VOUS-MÊME VOS SOUS-VERRES

LE décor fait la joie de « vivre chez soi ». Des photos, hors-texte, gravures mis sous verre embelliront votre intérieur à peu de frais. Avec SOUVER NOP, bande de papier de luxe gommée et prépliée, vous ferez vous-même des sous-verres impeccables avec garantie d'une réussite totale. Vingt-cinq nuances.

FIXO NOP

Attaches spéciales en papier KRAFT ou toile avec anneau en laiton pour la suspension des sous-verres. En vente dans les bonnes papeteries et maisons de photos.

Exclusivité CORECTOR-ADHÉSINE.

AVIS AUX ACHETEURS... DE MACHINES A LAVER...

SAVEZ-VOUS que vous pouvez, vous aussi, comme des milliers d'autres l'ont déjà fait, vous débarrasser de l'éternelle corvée de lessive ?

Pour abandonner ces produits chimiques et ces ébullitions qui tuent votre linge, il n'y a qu'une seule solution : utiliser chez vous l'étonnante WASHING.

Mais qu'est-ce donc WASHING à « Turbolaveur » dont on parle tant ?

Une machine à laver de ménage qui est différente des autres et UNIQUE, grâce au « Turbolaveur », seul générateur de courants croisés.

Pas de palettes, tambour, panier, centrifugeuse : donc pas d'usure.

Beaucoup mieux qu'à la main, et en un clin d'œil, votre linge se lave sans frottement, uniquement au savon, sans avoir à faire cuire. Avec WASHING, pas question de retoucher cols et manchettes.

Vous avez sous la main une domestique infatigable qui, pour 5 francs de courant lumière, vous lave 30 kilos de blanc, couleur, tissus délicats, en une heure, le rince, l'essore. Capacité 50 litres. *(Dans toute machine il faut 45 litres pour laver un drap.)* De plus, WASHING lave encore votre vaisselle.

Technique NOUVELLE (breveté), présentation luxueuse, exclusion de l'aluminium, qui noircit le linge, emploi d'aciers au chrome, bronze, « Calcar », garantie de cinq ans.

Prix actuel en France : 69.970 francs. Facilités consenties. Vous aussi, liquidez donc votre question lavage. Allez voir immédiatement la WASHING en action chez le concessionnaire exclusif le plus proche, qui vous en montrera les SURPRENANTES possibilités.

Dès aujourd'hui, réclamez sans engagement la notice *Comment choisir une bonne machine à laver*, et documents gratuits à WASHING RAND 4, 114, rue Baraban, Lyon.

INVENTEURS !

POUR lancer vos nouveautés utilisez notre rubrique ; c'est le plus sûr moyen de vous faire connaître.

Adressez-vous pour cela à la Publicité MOULIN, 6, rue de Milan, Paris (9e). TRI. 45-11.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Distinctions

S. Exc. Mgr Remond, évêque de Nice, à l'occasion de ses cinquante ans de sacerdoce a été nommé par le pape Pie XII archevêque-évêque à titre personnel. Né en 1873 dans le diocèse de Besançon, Mgr Remond a été ordonné prêtre en 1899. Pendant la guerre il commanda un bataillon en première ligne, fut cité et décoré de la Légion d'honneur et de la Croix de guerre. Nommé aumônier général de l'armée française du Rhin, il fut sacré évêque en 1921 à Besançon et élu évêque de Nice en 1930.

M. de Chevigné, secrétaire d'Etat à la Guerre, vient d'adresser ses félicitations avec mention au *Bulletin officiel* à Mgr Picard de la Vacquerie, ancien évêque-aumônier inspecteur des forces françaises en Allemagne, évêque d'Orléans, pour services rendus à la cause française en Allemagne et en Autriche.

LE FESTIVAL DE LA PHILATÉLIE A MONTE-CARLO

DU 26 avril au 4 mai, la principauté de Monaco attirera les philatélistes du monde entier. Le Festival de la philatélie, nommé par ses organisateurs « Reinatex » (anagramme de reine des expositions philatéliques internationales), y réunira, sous le haut patronage de S. A. S. le prince Rainier III et du ministre français des P.T.T., M. Roger Duchet, les plus riches collections de timbres aujourd'hui existantes. La valeur des pièces rares ainsi assemblées atteint plusieurs milliards de francs.

Le Sporting-Club d'hiver de Monte-Carlo, siège de l'Exposition philatélique internationale.

La présentation somptueuse et originale des collections dans le bâtiment moderne du Sporting-Club d'hiver, avec des effets d'éclairage inusités, constituera un spectacle extraordinaire. L'accès de l'exposition étant gratuit, elle révélera aux profanes un domaine dont l'intérêt les surprendra certainement.

L'Oscar de la philatélie, une reproduction de l'*Hercule Farnèse* en or massif valant un million de francs, sera remis par un jury international à la plus belle collection. Un grand prix international de Monaco et des médailles d'or récompenseront les participations les plus intéressantes. La statuette d'or sera exposée entourée des fleurs les plus rares, sorties pour la circonstance des serres de Monaco.

Les réjouissances, spectacles à l'Opéra et concerts, seront inaugurées par le prince Rainier qui, pour la première fois, donnera un gala à l'intérieur du palais princier. — J. S.

PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES

Traîneau de verre

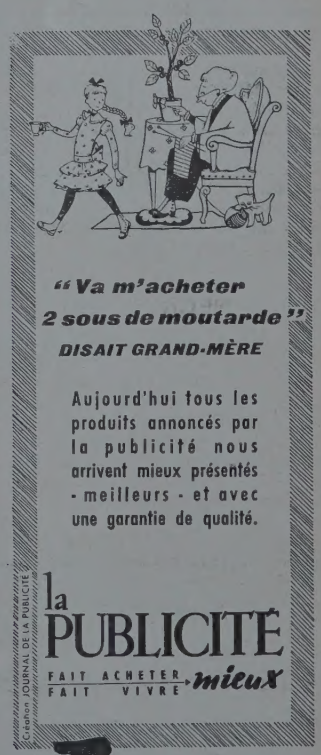
Fabriqué à l'aide de fibre de verre et de matière plastique, cet engin, destiné aux troupes américaines de l'Arctique, pèse une quinzaine de kilos seulement, mais en supporte plus de cent. Il glisse facilement sur la glace et sur la neige et peut être muni d'un matelas spécial pour le transport des blessés.

On se sert soi-même

Cet instrument comprend un abreuvoir individuel relié par un tube métallique à une pompe aspirante. Lorsqu'un animal a soif, il appuie du museau, actionnant la pompe et obtenant ainsi de l'eau fraîchement tirée. Il suffit de placer l'appareil dans une pâture, le bétail apprend rapidement à l'utiliser.

Pour les chasseurs d'images

Cette minuscule capsule est destinée à remplacer les lampes « flash » utilisées par les photographes. Elle contient une poudre de magnésium et une amorce et s'adapte sur les torches électriques ordinaires au moyen d'un adaptateur standard. Son volume réduit permet un transport facile : une douzaine de ces nouveaux « flash » tient facilement dans une poche de veste. — C. T.



SAMEDI-SOIR

L'HEBDOMADAIRE DE CLASSE

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB[t] N° 1	AB[t] N° 2	AB[t] N° 3	AB[t] N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB[t] N° 1	AB[t] N° 2	AB[t] N° 3	AB[t] N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

Réalisation de la plus grande marque française de MAGNÉTOPHONES

dernière technique, permettant d'enregistrer et reproduire sur fil, avec combinaisons multiples pour tous usages. Neufs, en boîte cachetée, avec garantie. Valeur réelle : 119.500 francs.

75.000 francs.

Démonstration à domicile sur demande et sur place.

S. C. F. - 109, Fg.-St-Denis, Paris-10e - PROvence 78-43.

Domaine de Mauvanne

le Grand Rosé de Provence

se boit glacé en hiver et en été

Quelques Références :

MAXIM'S, CAFÉ DE PARIS, BERKELEY, DOUMEL, ASTOR, LE SELECT, AUBERGE DU FRUIT DÉFENDU, ETC....

A MONTE CARLO
GRAND HOTEL DE PARIS

A NEW-YORK
RESTAURANT TWENTY-ONE

Agents demandés :
s'adresser 23, rue Raynouard, Paris (XVIe).

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Vente Palais, Paris, 7 mai 1952, 14 h.
Moitié indivise Immeuble rapport
ANGLE 2, R. DE PARADIS
et r. Fg-St-Denis M. à p. 6.000.000
S'ad. p. rens. Mes LEVEILLE NIZEROLLE, Louvet, Marcilhacy, avoués, Puisoye, not., Canet, adm. d'immeubles, 17, boulevard Bourdon, sur lieux pour visiter.

BOIS - 155 hectares environ dans la Somme, avec chalet, maison de garde, chasse au chevreuil, entièrement clôturés.
A VENDRE, s'adresser FONTAINE, notaire 25, rue Sarrail, ROUBAIX.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

St-JEAN-CAP-FERRAT

Gd Hôtel du Cap Ferrat Près Nice Ttes les joies
de l'été - Son site - Sa piscine - Sa plage

BRETAGNE

KERSAINT - PORTSALL
(Finistère)
HOTEL JAOUEN
Pension Avril-Mai-Juin
800 Fr. par jour
Taxes et service compris
Cuisine soignée - Plage - Pêche

AGRIFLAMME LANCE-FLAMME AGRICOLE

BRULEUR A GRANDE PUISSANCE
fonctionnant au pétrole

POUR TOUTES APPLICATIONS AGRICOLES OU INDUSTRIELLES

DÉTRUIT les mauvaises herbes, les ronces, etc.
Aseptise les terres, carbonise les détritus.

DÉCAPE, DÉGÈLE, DÉSINFECTE
poulaillers, étables, bergeries, porcheries, etc.

ET POUR CENT AUTRES USAGES

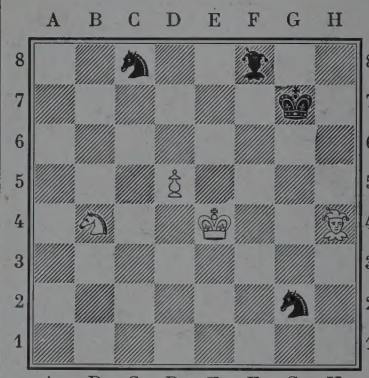
Appareil complet, emballé, franco France continentale : 16.300 francs

Autres modèles à 2 et à 4 brûleurs. - Notice G sur demande.

TECHNIQUES AGRICOLES MODERNES
9, rue Mazarine, PARIS-6e
DAN 83-38

LES ÉCHECS (N° 97)

Solution de l'étude n° 98, par Kubbel. 1re mention, tournoi de Saragosse 1930.



Les blancs jouent et font partie nulle.

Pour comprendre cette étude il faut savoir que trois pièces mineures gagnent régulièrement contre une pièce mineure (on nomme pièce mineure le fou et le cavalier), et que deux cavaliers ne peuvent pas faire mat le roi seul.

1. Fh4-f2 ! (1. Fh4-g3 ? perdrait, Ff8×b4 ; 2. d5-d6, Cç8-b6 ! gagne) 1. ... Ff8×b4 ; 2. d5-d6 (menace de faire dame) 2. ... Cç8×d6 (si 2. ... Fb4×d6 ; 3. Ré4-f3, Cg2-f4 ; 4. Ff2-g3 nulle) ; 3. Ré4-f3, Cg2-é1+ ; 4. Rf3-é2, Cé1-ç2 ; 5. Ré2-d3, Cç2-a3 (si 5. ... Cç2-a1 ; 6. Ff2-d4+ et ×a1) ; 6. Ff2-d4+, R joue ; 7. Fd4-ç3, Fb4-ç5 ; 8. Fç3-d4 ! Partie nulle par menace perpétuelle d'échanger les fous, les noirs, s'ils acceptent l'échange, ne pouvant pas faire mat avec deux cavaliers.

Tournoi de Paignton
(septembre 1951)

Voici une intéressante partie gagnée par l'ancien champion du monde Euwe.

Blancs : Donner. Noirs : Euwe.

1. d2-d4, Cg8-f6 ; 2. ç2-ç4, é7-é6 ; 3. Cb1-ç3, Ff8-b4 ; 4. a2-a3, Fb4×ç3+ ; 5. b2×ç3.

Comme chacun le sait, les pions blancs doublés sont le point faible des blancs dans cette variante. Pour contrebalancer cette faiblesse, les blancs doivent s'efforcer de monter une attaque contre le roi noir.

5. ... ç7-ç5 ; 6. é2-é3, b7-b6 ; 7. Ff1-d3 ; Fç8-b7 ; 8. Cg1-f3, Cf6-é4 ; 9. 00, f7-f5 (les noirs dominent maintenant la case é4, et le fou noir devient très fort) ; 10. Fç1-b2 (triste rôle pour un fou que de défendre un pion, sans espoir d'ouvrir jamais la grande diagonale noire) 10. ... 00 ; 11. a3-a4, Cb8-ç6 ; 12. Cf3-é1, Cç6-a5 ; 13. Cé1-ç2, Ta8-ç8 (menaçant de gagner le pion blanc ç4 après ç5×d4) ; 14. Cç2-a3, Dd8-g5 (tandis que les pièces blanches sont rivées à la défense de leurs pions, les noirs attaquent. Ils menacent présentement de 15. ... Cé4×ç3, qui viserait à la fois la dame et le roi) ; 15. g2-g3 (triste nécessité puisque 15. f2-f3 serait réfuté par Dg5×é3+ ; 16. Rg1-h1, Cé4-f2+ gagnant la qualité) 15. ... Tf8-f6 ; 16. Dd1-é2, Tf6-h6 (menaçant 17. ... Th6×h2 ; 18. Rg1×h2, Dg5-h6+ ; 19. Rh2-g1, Cé4×ç3) ; 17. f2-f4, Dg5-g6 ; 18. Fd3×é4, Fb7×é4.

(Admirez la différence d'efficacité entre les deux fous. L'un collabore à une attaque de mat et l'autre défend un pion.)

19. Ta1-d1, Th6-h3 (menaçant 20. ... Th3×g3+) ; 20. Tf1-f2, Dg6×g3+ ! (brillant et décisif) ; 21. Rg1-f1 (21. h2×g3, Th3-h1 mat), Th3-h4 ; 22. d4×ç5, Dg3-h3+ ; 23. Rf1-é1, Th4-g4. Les blancs abandonnent.

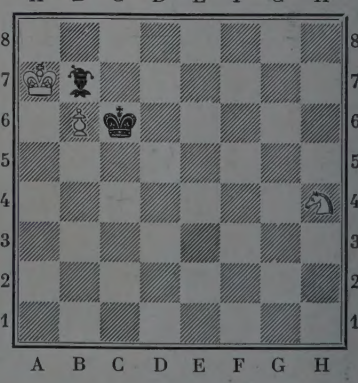
La fin de partie :
dame contre tour et pion.

Dans toute la théorie des fins de parties, si importante pour le joueur, il n'en est guère de plus mal connue et traitée que cette fin de partie, difficile entre toutes.

Je la travaille depuis un an et mes recherches inédites, dont *France-Illustration* aura prochainement la primeur, bouleversent de fond en comble nos connaissances sur ce finale.

Qu'on en juge. Dans la théorie classique de ce finale, par Guretzky-Cornitz, Berger et autres (voir surtout Berger . Theorie und Praxis der Eudspiele. Edition 1922. Pages 161 à 179), je relève : huit études démolies (données comme nulles alors qu'elles sont gagnées, ou vice versa), des études essentielles qui manquent ; des solutions incorrectes, incomplètes ou beaucoup trop longues.

Etude n° 99, par Kosek (1923).
Amélioration inédite de Chéron.



Les blancs jouent et gagnent.

André Chéron.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.